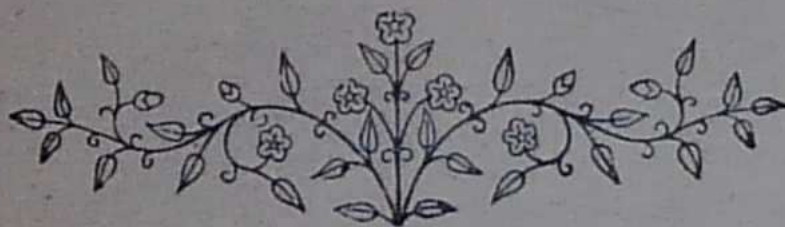




Arthur de Bretagne.

DRAME HISTORIQUE en 5 actes et
7 tableaux, mêlé de chants,

Par FRÉD. HEURLIPES.



Société Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER et C^{ie}.

LILLE, rue du Metz, 41. 1890.



ARTHUR DE BRETAGNE.



Arthur de Bretagne.

DRAME HISTORIQUE en 5 actes et
7 tableaux, mêlé de chants,

Par FRÉD. HEURLIPES.



Société Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER et C^{ie}.

LILLE, rue du Metz, 41. 1890.

PERSONNAGES.

ARTHUR I^{er}, duc de Bretagne.
PHILIPPE-AUGUSTE, roi de France.
LOUIS de FRANCE, fils de Philippe-Auguste.
JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre.
ALAIN de DINAN, précepteur d'Arthur.
HERVÉ de LÉON,
GUIHOMAR de LÉON, } seigneurs bretons.
ALAIN de ROHAN,
GUILLAUME de LOHÉAC,
PÉAN de MALESTROIT, }
GUILLAUME des ROCHES, sénéchal de Poitou.
De KÉROMAN, intendant du palais ducal de Rennes.
OLIVIER, fils de Kéroman, écuyer d'Arthur.
EUDES de BOURGOGNE, } seigneurs français.
HERVEY de NEVERS, }
Un TROUBADOUR.
HUBERT de BURG, gouverneur du château de Falaise.
LYONNEL, page, fils de Hubert de Burg.
PIERRE de MAULAC, écuyer de Jean-sans-Terre.
ANDOCHE, } soldats normands à la solde d'Arthur.
ÉLOI, }
OLMÉRIC, capitaine des gardes.
Un HÉRAUT d'ARMES.
Le fantôme de HENRI II PLANTAGENET.
SEIGNEURS, PAGES, VARLETS, ÉCUYERS, SOL-
DATS BRETONS, FRANÇAIS, ANGLAIS, PAY-
SANS BRETONS.

La scène se passe en 1201-1203.

1^{er} ACTE. Le Couronnement, au palais ducal de Rennes. —
2^{me} ACTE. Réception d'un chevalier, dans la tente de Philippe-Auguste à Gournay. — 3^{me} ACTE. La Trahison, au camp d'Arthur devant Mirebeau. — 4^{me} ACTE. Le prisonnier, au château de Falaise. — 5^{me} ACTE. Le meurtre, près de la tour de Rouen. — 6^{me} TABLEAU. Remords et malédiction, dans la crypte du monastère royal de Fontevault. — 7^{me} TABLEAU. Apo théose.

(Voir à la fin du volume quelques observations et conseils relatifs à la représentation de cette pièce.)

Arthur de Bretagne.

Drame historique en cinq actes et sept tableaux, mêlés de chants.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique du palais ducal, à Rennes. Galeries au fond. — Portes latérales. Un trône est dressé à gauche. — Armoiries de tous les seigneurs bretons autour de la salle.

SCÈNE I.

KÉROMAN, OLIVIER, PAGES, VARLETS.

(Au lever du rideau, quelques varlets achèvent de disposer le trône, d'orner la salle.)

KÉROMAN.

Renaud, et vous, Hugues, étendez ce tapis sur les marches du trône, et veillez à ce que les corbeilles de fleurs soient apportées dans la salle du festin. *(A Olivier, qui entre venant de droite.)* Déjà de retour, mon fils ?

OLIVIER.

J'arrive à l'instant de la cathédrale, mon père. La cérémonie touche à sa fin et le cortège allait se mettre en marche, quand notre jeune duc, que Dieu protège, m'a appelé près de lui. Écuyer, m'a-t-il dit, courez au palais, et dites au comte, votre père, de tout préparer pour la réception de mon oncle Jean, dont un message vient à l'instant de m'annoncer l'arrivée.

KÉROMAN.

Le duc Jean-sans-Terre... ici !...

OLIVIER.

Pas encore, mon père, mais sur la route de Normandie, d'où il arrive. Déjà, du haut de la tour, on pourrait distinguer au loin sa bannière et les lances de ses hommes d'armes.

KÉROMAN.

Que signifie cette visite inattendue?... Je ne sais quel motif peut amener ici le frère du feu roi Richard d'Angleterre, dont Dieu ait l'âme!...

OLIVIER.

Il vient sans doute offrir ses félicitations à Monseigneur le duc?

KÉROMAN.

Ses félicitations?... J'en doute... Mais qu'importe? (*Appelant.*) Holà! Ermold! (*Un varlet paraît, venant de gauche.*) Montez sur la tour du Nord, et dès que paraîtra le cortège de Monseigneur le duc, donnez de la trompe pour avertir les pages.

(*Le varlet sort à droite.*)

OLIVIER.

Et les appartements du duc Jean-sans-Terre?...

KÉROMAN.

Nous en avons déjà prêts à le recevoir. (*Les pages et les varlets sortent à gauche.*) Mais, dis-moi, Olivier, comment s'est passée la cérémonie du sacre?

OLIVIER.

Ah! père, c'était vraiment une belle fête. Jamais ce bon peuple breton n'avait témoigné autant d'affection et d'enthousiasme pour l'héritier de la couronne ducale, le fils de notre bien-aimé seigneur et maître Geoffroy.

KÉROMAN.

Et il a raison, ce bon peuple. Il me souvient que lors de la naissance de notre jeune prince, et malgré les intentions despotiques de l'un de ses oncles, Henri II d'Angleterre, la nation voulut d'une seule voix qu'il portât le beau nom d'Arthur.

OLIVIER.

En effet, et j'ai plus d'une fois entendu les vieux lais des trouvères et des bardes qui rappellent que le fameux Arthur de la Table Ronde, le compagnon d'Hoël-le-Grand, n'est pas mort. Guéri par les fées de ses glorieuses blessures, c'est lui qui revient, après des siècles et sous la forme d'un enfant, affranchir la Bretagne. Et l'orgueilleux Plantagenet dut accepter le vœu de tous.

KÉROMAN.

Aussi, comme sa mère, la bonne duchesse Constance, dont nous pleurons encore la mort, était fière de son fils!.. Avant sa dernière heure, je l'entendais répéter au noble Alain de Dinan, précepteur de l'enfant: Remplacez-moi près de mon fils et ne vous occupez que de lui!... Mais continue ton récit, Olivier; comment s'est faite la cérémonie?

OLIVIER.

Au milieu des acclamations du peuple et après la lecture de l'Évangile, Monseigneur l'évêque de Rennes s'est avancé près du trône et, posant le diadème sur le front du noble Arthur, il l'a salué par trois fois, et le peuple impatient a répondu: Vive Arthur, duc des Bretons!... Noël à Monseigneur Arthur, fils de Geoffroy et de Constance!.. Après la messe, l'hymne d'actions de grâces a été chantée avec une joie indescriptible, et c'est pendant ce temps que, j'ai été envoyé vers vous.

KÉROMAN.

Et, tu le vois, les préparatifs sont terminés.

SCÈNE II.

KÉROMAN, OLIVIER, DE LOHÉAC, DE ROHAN,
un PAGE.

LE PAGE

(venant de droite).

Messires de Rohan et de Lohéac.

(Le page sort à droite.)

KÉROMAN.

Salut à vous, Messeigneurs.

DE ROHAN.

Salut, mon brave Kéroman ; nous avons voulu devancer l'arrivée de Monseigneur le duc et de son cortège, pour jouir de l'allégresse générale.

DE LOHÉAC.

On ne voit partout, en effet, que joie et liesse. Les enfants et les femmes de Rennes ont transformé les rues en forêts d'arbres, et jonché le chemin de fleurs effeuillées. Jamais on ne vit en Bretagne un pareil mouvement.

OLIVIER.

Monseigneur Arthur est si profondément chéri de ses braves sujets !...

KÉROMAN.

Le souvenir de notre bonne duchesse Constance est encore si vivant dans tous les cœurs !...

DE ROHAN.

J'avoue que, depuis la naissance du jeune duc, je ne vis jamais de plus nombreuse et de plus brillante réunion de seigneurs et de peuple. Les députés du Poitou, du Maine et de l'Anjou, les vassaux de Bretagne, et même les envoyés du roi de France, sont heureux d'offrir leurs hommages au nouveau souverain de notre beau duché.

KÉROMAN.

Vous annoncerai-je une nouvelle, Messires ?

DE LOHÉAC.

Quoi donc ?

KÉROMAN.

On parle de la prochaine arrivée du roi Jean-sans-Terre.

DE ROHAN.

C'est impossible !... Et que veut-il ?...

KÉROMAN.

Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant l'office même du sacre, un messager en a porté la nouvelle au duc Arthur...

DE LOHÉAC.

Quel étrange soupçon !...

DE ROHAN.

Un soupçon ?...

(Un valet venant de gauche entre et parle bas à Kéroman.)

DE LOHÉAC.

Oui, Messire, et Dieu veuille que je me trompe.

DE ROHAN.

Expliquez-vous, comte ?

KÉROMAN.

Vous m'excuserez, Messeigneurs, mais on réclame ma présence à la salle du festin. (*A Olivier.*) Suis-moi, Olivier!..

(*Ils sortent à gauche.*)

OLIVIER et KÉROMAN.

Salut, Messires.

SCÈNE III.

DE ROHAN, DE LOHÉAC.

DE ROHAN.

De grâce ! parlez, Guillaume : quels sont vos soupçons ?

DE LOHÉAC.

Vous n'ignorez pas que, par ses intrigues, le duc Jean a réussi à devenir maître de l'Angleterre, quoique après la mort de Richard-Cœur-de-Lion la couronne revint, non à lui, son frère, mais à son neveu Arthur.

DE ROHAN.

Je sais tout cela ; mais je suppose que le duc Jean ne s'est chargé que de la tutelle du jeune prince, et d'ailleurs, les pairs du royaume de la Grande-Bretagne n'ont pas encore ratifié le testament du feu roi.

DE LOHÉAC.

C'est vrai. Mais Jean a su capter la faveur du roi de France, Philippe-Auguste, en lui offrant la Normandie en fief, à condition qu'il le laissât s'emparer, sinon qu'il l'aiderait à le faire, de l'apanage de son frère Richard.

DE ROHAN.

Et Philippe-Auguste, pensez-vous, consentirait à un pacte aussi honteux ?...

DE LOHÉAC.

Certains propos des seigneurs français, avant la cérémonie, m'en ont donné de fortes préventions.

DE ROHAN.

Oh ! je le comprends ! le duc Jean est fatigué de s'entendre nommer sans Terre ; son père l'avait maudit et déshérité.

DE LOHÉAC.

Ce qui me surprend le plus, c'est le testament du roi Richard en faveur d'un frère qui n'était pas étranger, dit-on, à sa captivité dans les prisons du duc d'Autriche.

DE ROHAN.

Ce testament, existe-t-il ?

DE LOHÉAC.

Les uns l'assurent, d'autres le nient.

DE ROHAN.

Mais enfin...

DE LOHÉAC.

Le peuple anglais repousse un prince qu'il déteste, et la conduite de Jean envers son frère permet bien de douter de la validité de cet acte. En attendant, Jean-sans-Terre s'est fait couronner à Londres, et nul ne s'y est opposé ouvertement.

DE ROHAN.

La vérité se découvrira tôt ou tard. Il est fâcheux seulement que la jeunesse de Monseigneur le duc ne lui permette pas de soutenir ses droits les armes à la main.

DE LOHÉAC.

Qui sait si l'occasion tardera ? Monseigneur Arthur connaît d'ailleurs la valeur des chevaliers de sa noble Bretagne. Qu'il dise un mot seulement, et tous les bannerets, ses vassaux, armeront en guerre et s'embarqueront pour la Grande-Bretagne

(Son de trompe au dehors.)

DE ROHAN.

Quel est ce signal ?

SCÈNE IV.

DE ROHAN, DE LOHÉAC, ARTHUR, KÉROMAN, OLIVIER, DES ROCHES, GUIHOMAR, HERVÉ DE LÉON, ALAIN DE DINAN, MALESTROIT, SEIGNEURS, PAGES, VARLETS, HOMMES D'ARMES.

UN PAGE.

Monseigneur Arthur, duc de Bretagne.

(Le cortège : seigneurs, porte-enseignes, hommes d'armes ; pages et varlets se rangent dans la salle. — Un page porte une épée nue sur un coussin. Arthur a la couronne sur la tête.)

LES HOMMES D'ARMES.

Noël ! Noël ! à Monseigneur le duc !..

LES SEIGNEURS.

Vive Arthur, duc des Bretons !..

ARTHUR.

(Arrivé près du trône, il en monte les degrés.)

Merci, nobles chevaliers ! merci, vaillants hommes

d'armes ! Je suis heureux aujourd'hui de votre bonheur !

ALAIN.

Vous voyez autour de vous, prince, vos vassaux fidèles et dévoués, qui acclament avec transport votre heureux avènement.

ARTHUR.

Puissé-je faire revivre parmi mes bien-aimés sujets les jours glorieux d'Hoël-le-Grand !.. Vous m'avez entendu tout à l'heure jurer, entre les mains de l'évêque de Rennes et des autres prélats de Bretagne, en face de l'autel du Dieu Très-Haut, de maintenir les droits et privilèges des églises et du clergé ! Je dois ici, dans ce palais habité par mes ancêtres, prononcer un autre serment. Qu'on m'apporte mon épée.

(Le page s'approche et s'agenouille devant le trône.)

ALAIN.

(Prenant l'épée et l'offrant à Arthur.)

Monseigneur, c'est l'épée de Geoffroy II, votre père. Jurez donc, sur la croix qui en forme la garde, de maintenir et sauvegarder les droits de la noblesse et les intérêts de vos peuples.

ARTHUR.

(Étendant la main sur l'épée.)

Je jure devant Dieu et devant vous tous, nobles barons, braves hommes d'armes, écuyers, bannerets et bacheliers, je jure sur cette épée de maintenir et sauvegarder de tout mon pouvoir, et ma vie durant, vos droits, privilèges et immunités. Que Dieu m'entende !

TOUS.

Vive Arthur de Bretagne ! Noël !..

Arthur de Bretagne.

CHŒUR.

(Musique de Concone.)

Jour de gloire et d'espérance,
 Où l'honneur et la vaillance
 Sous les grâces de l'enfance
 Apparaissent à nos yeux !
 Blanche hermine de Bretagne,
 La splendeur qui t'accompagne
 Aujourd'hui s'augmente et gagne
 Un reflet plus radieux !
 Dieu lui-même avec tendresse
 Veut bénir notre allégresse.
 Loin de nous, sombre tristesse !
 Arthur va nous rendre heureux !. (bis)

ARTHUR

(prenant l'épée.)

Cette épée est bien lourde pour ma main encore si faible, mais, en me rappelant comment l'a portée ma vaillante mère Constance, et aussi en suivant vos leçons, noble comte Alain de Dinan, je saurai en faire bon usage jusqu'au jour où je ferai ma veillée d'armes pour être armé chevalier.

HERVÉ DE LÉON.

Nous tirerons le glaive à votre service, mon prince, dès que le vôtre s'agitiera. Pour moi, je me déclare, aujourd'hui, votre féal et votre homme de vie et de membres.

(Il s'avance devant Arthur, qui s'est assis, et met ses mains dans les siennes.)

ARTHUR.

Sire de Léon, je reçois votre hommage et vous regarde dès aujourd'hui comme mon féal chevalier.

TOUS LES SEIGNEURS

(tirant l'épée.)

Nous sommes aussi vos féaux !

ARTHUR.

Jurez donc, vous aussi, nobles barons de la Bretagne, du Poitou, du Maine et de l'Anjou, que vous garderez toujours foi et obéissance à votre légitime souverain.

HERVÉ DE LÉON.

(Mettant un genou en terre et étendant son épée.)

Je jure devant Dieu au nom de tous les chevaliers ici présents, et je promets foi et obéissance à Monseigneur Arthur de Bretagne et à ses descendants.

TOUS LES SEIGNEURS

(un genou en terre.)

Nous le jurons !... *(Tous se lèvent.)*

CHŒUR.

(Tiré des Huguenots.)

Par l'honneur, par la foi de nos vaillants ancêtres
 Par le noble drapeau à nos bras confié,
 Par le Dieu qui connaît, qui punit tous les traîtres
 Nous jurons devant vous, éternelle amitié
 Par l'honneur et le nom que portaient nos aïeux
 Par le Dieu qui punit tous les traîtres,
 Nous jurons devant vous éternelle amitié,
 Devant vous nous jurons éternelle amitié,
 Nous jurons !

ARTHUR.

Que Dieu entende vos serments et protège mon règne !
 Et maintenant que l'allégresse se répande partout. Je vous convie tous au festin du couronnement, et tous mes féaux chevaliers recevront de ma main le hanap de l'honneur

HERVÉ DE LÉON.

Il ne nous reste plus, Monseigneur, qu'à vous remercier de votre généreuse courtoisie.

SCÈNE V.

Les MÊMES, un PAGE (*venant de droite*).

LE PAGE

(*entrant*).

Monseigneur, le duc Jean, votre oncle, demande à être introduit près de vous.

ARTHUR.

Sire de Rohan, veuillez aller au devant de mon oncle et l'introduire dans cette salle, où nous le recevrons. (*Le page de Rohan et quelques hommes d'armes sortent à droite.*) Quant à vous, Messires de Lohéac et de Malesdroit, sortez par la Tour du Nord, et annoncez à mon bon peuple que je lui donnerai bientôt audience. Et demain, lit de justice et cour plénière. (*Lohéac et Malesdroit sortent à droite.*) — Mon brave Kéroman, vous ferez servir à tous les serfs de la boisson en abondance dans les cours du château.

(*Kéroman, Olivier, quelques hommes d'armes, pages et varlets, sortent à gauche.*)

SCÈNE VI.

ARTHUR, ALAIN DE DINAN, HERVÉ DE LÉON,
GUIHOMAR, DES ROCHES, SEIGNEURS.

ALAIN.

Monseigneur, quel motif peut amener le duc Jean-sans-Terre dans votre palais ?

ARTHUR

(*descendant du trône*).

Je l'ignore ; il aura sans doute oui parler dans son château de Falaise de la fête de mon couronnement, et il aura voulu s'inviter lui-même.

GUIHOMAR.

Que ne restait-il dans son domaine ? Sa présence en ces lieux ne peut être pour personne d'un heureux présage.

ARTHUR.

Que dites-vous, comte ? Le duc Jean est mon oncle et quoique à mon détriment il se soit fait proclamer roi d'Angleterre, je suis loin de partager vos injustes soupçons.

GUIHOMAR.

Du moins, en courtois chevalier, il eût dû vous inviter à son sacre. Vous lui auriez aujourd'hui rendu la pareille.

ARTHUR.

Aujourd'hui j'oublie tout ; et puisque mon oncle Jean me fait l'honneur de me visiter, je le recevrai sans crainte

ALAIN

Il ne pousserait pas d'ailleurs l'audace jusqu'à venir ici même troubler la joie de ce beau jour.

SCÈNE VII.

Les MÊMES, DE ROHAN, DE LOHÉAC, MALES-
TROIT, JEAN-SANS-TERRE, MAULAC,
HOMMES D'ARMES.

UN PAGE

(annonçant).

Messire Jean, roi d'Angleterre.

JEAN.

Salut à mon noble et gentil neveu Arthur !

ARTHUR.

Soyez le bienvenu dans mon palais, sire.

JEAN.

Malgré toute ma diligence à venir assister à votre couronnement, beau neveu, je n'ai pu arriver plus tôt. J'ai dû même laisser aux portes de Rennes mon escorte fatiguée, et me voici seul avec mon écuyer pour vous offrir mes félicitations et mes vœux.

ARTHUR.

Je vous remercie, mon oncle. Je pense alors que vous ne refuserez pas d'assister au festin que j'ai fait préparer, et aux réjouissances de mes bons et fidèles sujets. Vous me direz si vos barons d'Angleterre sont aussi ardents à la joute, aussi braves au tournoi, que mes preux chevaliers de Bretagne.

JEAN.

Je n'en ai jamais douté, beau neveu. Quel dommage seulement que je ne puisse aujourd'hui rompre quelques lances avec les bannerets bretons !

ARTHUR.

On vous préparera une armure, messire, si tel est votre bon plaisir.

JEAN.

Non ; d'ailleurs le temps me presse ; je dois repartir avant la nuit.

UN HÉRAUT

(entrant).

Une députation des serfs bretons vient d'entrer dans la cour du château, Monseigneur.

ARTHUR.

Que désire-t-elle ?

LE HÉRAUT.

Vous présenter les hommages de vos sujets ; ces bons villageois réclament votre présence au moins au balcon d'honneur.

ARTHUR.

Qui empêche de les recevoir ici ? (*A Jean-sans-Terre.*) Vous verrez, mon oncle, avec quelle naïve confiance ces braves paysans aiment leur nouveau duc. (*Au héraut.*) Qu'on ouvre les portes du château !

SCÈNE VIII.

Les MÊMES, KÉROMAN, OLIVIER, PAYSANS
BRETONS, à leur tête un TROUBADOUR,
HOMMES D'ARMES.

(Tous venant de droite.)

LES PAYSANS

(en entrant).

Noël ! Noël !... Vive notre duc !... Vive Arthur de Bretagne !

(Arthur remonte sur son trône et fait placer à sa droite Jean, sur un siège au bas des marches.)

LE TROUBADOUR.

A vous, Monseigneur, les hommages de vos fidèles sujets. Permettez au ménestrel de chanter en votre honneur une ballade guerrière, à laquelle s'uniront ces bons villageois, et aussi, je l'espère, ces nobles seigneurs et hommes d'armes.

ARTHUR.

Je le permets bien volontiers. Approchez, approchez tous mes amis ; offrez-moi vos fleurs d'abord, vous chanterez ensuite.

UN VIEILLARD.

Dieu vous garde, Monseigneur ! C'est l'vieux bonhomme hiver qui donne des fleurs au jeune printemps ; c'est vrai ça tout de même.

(Il remet son bouquet.)

1^{er} PAYSAN.

Il n'y a point d'malheureux qui n'vous chérissent et n'vous vénèrent, Monseigneur le duc !

(Bouquet.)

ARTHUR.

Merci, bonnes gens, merci !

2^e PAYSAN

(S'approchant.)

Ah ! Monseigneur not'bon duc ! j'navons cueilli que des fleurs de genêt, mais autant qu'y en a dans not'lande, autant y a d'braves gens dans not'pays qui s'feriant tuer pour vous, dam !

(Il remet son bouquet.)

3^e PAYSAN

(à son fils.)

Approche té donc toi !

L'ENFANT.

J'ose pas !...

3^e PAYSAN.

Va donc, j'te dis, apportes-y ton bouquet !

ARTHUR.

Approche, mon petit, n'aie point peur !

(Il l'embrasse.)

3^e PAYSAN.

Ah ! queu bonheur ! Not'bon p'tit duc qu'a-t-embrassé mon pauv'gas ! Ca m'rajeunit d'vingt ans !

LE TROUBADOUR.

Si Monseigneur daignait le permettre, je lui ferais bien encore une autre demande.

ARTHUR.

Parlez, digne troubadour. Que désirez-vous ?

LE TROUBADOUR.

Vous savez, Monseigneur, qu'en Bretagne, chanter et danser, l'un ne va pas sans l'autre.

ARTHUR.

Non, certainement. Eh bien ! qu'on danse, je le permets.

— Messires, faites place à ces braves gens.

(Les seigneurs se rangent à gauche, de chaque côté du trône.)

LE TROUBADOUR.

En place et attention !

(Il chante. — Ronde du Pré aux Clercs.)

Quittez votre campagne,
Suivez le troubadour ;
Enfants de la Bretagne,
Saluez ce beau jour.
Pour dire la clémence
De notre souverain,
Joyeux Bretons, en danse !
Chantons un gai refrain !

CHŒUR EN DANSANT.

Ah ! ah ! chantons en chœur ! célébrons cette fête !
Jouez aux alentours,
Trompette,
Et toi, musette,
Toujours,
Oui, toujours ! oui, toujours !
(Ronde sur la ritournelle.)

2^e COUPLET.

Si dans sa folle rage
Jamais un ennemi
Voulait lui faire outrage,
L'osait même à demi,
Les serfs de la Bretagne
Avec les hauts barons,
Par val et par montagne,
Se battraient en lions.

(Refrain et ronde.)

3^e COUPLET.

Ardents à la bataille
Plus fermes que le roc,
Nous combattrons de taille,
Nous frapperons d'estoc.
L'hermine de Bretagne,
Voit luire un ciel plus pur

Depuis qu'elle accompagne
Le nom du bon Arthur.

(Refrain et ronde.)

TOUS LES SEIGNEURS.

Bravo ! bravo !

ARTHUR

(se levant.)

Bien chanté ! mon brave troubadour ! Je vous dois une récompense : que désirez-vous ?

LE TROUBADOUR.

Ah ! Monseigneur ! c'est trop de bonté ! Que peut désirer un pauvre ménestrel qui va errant de château en château, célébrant les hauts faits des preux, des héros et des paladins ?

ARTHUR.

Comment ! vous ne désirez rien ?...

LE TROUBADOUR.

Il me suffit, noble duc, de vous avoir été agréable. Mon bras cependant, au lieu de tenir la lyre, aurait préféré manier une épée, mais le sort ne l'a pas voulu.

ALAIN.

Expliquez-vous et racontez-nous votre histoire.

LE TROUBADOUR.

Elle est bien courte, hélas ! Mon père était un brave chevalier qui partit pour la dernière croisade, à la suite de Richard-Cœur-de-Lion. Il se nommait Pontbriand. Blessé en plusieurs rencontres, il fut obligé, après les échecs de cette triste expédition, de revenir en Bretagne ; mais le vaisseau qui le portait essuya une furieuse tempête, et mon père fut englouti dans les flots. Ma mère, à

cette nouvelle, sentit défaillir son courage, et la maladie lui enleva bientôt, avec ses forces, le peu de bien qui nous restait. Peu après elle expira, et son corps repose sous la croix, dans la lande aux genêts toujours verts. Devenu orphelin, sans ressource et sans appui, j'ai été recueilli par un vieux barde qui m'enseigna ses chansons, et, depuis lors, le pauvre ménestrel s'en va cherchant aventure et réjouissant les nobles seigneurs qui veulent bien l'accueillir dans leur manoir. J'ai dit, Messire duc.

ARTHUR.

Par mes ancêtres ! il ne sera pas dit que tu demeures sans asile, toi, le fils d'un preux croisé ! Je te prends à mon service, et, dès aujourd'hui, tu seras un de mes hommes d'armes.

LE TROUBADOUR.

(un genou en terre.)

Ah ! Monseigneur ! soyez béni de Dieu et des hommes vous qui avez pitié de l'orphelin et du malheureux ! *(Se levant.)* Vous pouvez compter sur mon dévouement sans bornes.

ARTHUR.

Kéroman, faites servir du vin et du cidre à tous ces braves gens sur les pelouses des remparts. *(Aux paysans.)* Allez, mes bons amis, réjouissez-vous et priez pour votre souverain.

TOUS LES PAYSANS.

Vive Arthur ! Vive Monseigneur ! Vive notre bon duc !

(Ils sortent en poussant des cris de joie. Kéroman, Olivier, le troubadour et les hommes d'armes les suivent, ainsi que les pages et varlets ; ils sortent tous par la droite.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, JEAN-SANS-TERRE, MAULAC, ALAIN DE DINAN, DES ROCHES, GUIHOMAR, HERVÉ DE LÉON, DE ROHAN, DE LOHÉAC, MALESTROIT, SEIGNEURS.

ARTHUR.

(Il est descendu du trône.)

Eh bien, mon oncle, que pensez-vous de mon peuple ?...

JEAN.

Il est bon et il est brave, beau neveu. J'envie votre sort !

ALAIN.

Ce n'est pas assez de le voir en fête, il faut le voir au combat.

JEAN.

Le nom de la Bretagne a toujours été redouté sur les champs de bataille, et si jamais une couronne a été convoitée, beau neveu, c'est la vôtre !... Mais je n'oublie pas le motif qui m'amène, et mon prochain départ. Qu'il me soit donc permis de m'entretenir seul un instant avec vous.

ARTHUR.

A vos souhaits, mon oncle. *(Aux seigneurs.)* Éloignez-vous, Messires ; je vous rejoindrai dans la galerie. Allez !

(Tous les seigneurs se retirent à droite après avoir salué Arthur.)

SCÈNE X.

ARTHUR, JEAN-SANS-TERRE.

ARTHUR.

Me voici prêt à vous entendre, mon oncle ; parlez !

JEAN.

Vous n'ignorez pas, beau neveu, que me voici devenu roi d'Angleterre, en vertu du testament de feu mon frère Richard.

ARTHUR.

Je le sais, Messire, mais j'ignore si ce testament a jamais existé. De son vivant Richard avait fait avec serment la promesse à ma mère, la duchesse Constance, de me laisser l'unique héritier de la couronne de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, vous le savez aussi, par ma naissance mes droits sont, pour le moins, égaux aux vôtres.

JEAN.

C'est ce qu'il faudrait prouver. Comment le ferez-vous ?..

ARTHUR.

Ce n'est pas de vous, Messire, que j'aurais à recevoir des leçons d'honneur et de loyauté. La parole d'un gentilhomme est sacrée.

JEAN.

La parole d'un vivant vaut-elle le testament d'un moribond ?

ARTHUR.

Ce testament, où est-il ?

JEAN.

A Londres.

ARTHUR.

Que ne m'a-t-il été soumis avant de recevoir son exécution ?

JEAN.

Qu'avais-je affaire de l'approbation d'un enfant dont je suis l'oncle et le tuteur ?

ARTHUR.

Prenez garde, Messire, vos paroles vous condamnent ! Vous n'avez pu, sans félonie, vous emparer d'un royaume dont vous n'aviez que la tutelle.

JEAN.

Eh bien ! si vous en doutez, vous en appellerez au roi de France.

ARTHUR.

Philippe-Auguste n'a point à se mêler d'une semblable affaire. Si d'ailleurs il me plaît de reprendre un jour mes possessions, j'en appellerai d'abord à l'épée de mes chevaliers bretons.

JEAN.

Vous consentez donc à me laisser le maître de la couronne d'Angleterre ?

ARTHUR.

A titre de dépôt seulement, Messire, ne l'oubliez pas !

JEAN.

Enfant, tu ne sais pas encore quel est le poids d'un diadème ; moins encore connais-tu celui d'une épée, et tu veux me dicter ta loi ?

ARTHUR.

Que dites-vous ?

JEAN.

Crois-moi, Arthur, le sceptre ducal n'est pas encore assez affermi dans ta main débile. Cède-moi tes droits sur le Poitou et sur le Maine, et plus tard, quand tu auras grandi dans le noble métier des armes, quand tu seras chevalier, Arthur, alors je te reconnaitrai pour mon successeur et te rendrai ton douaire.

ARTHUR.

Vous le prenez bien haut, chevalier félon ! C'est dans mon palais, et le jour même de mon couronnement, que vous venez me faire de semblables propositions ?

JEAN.

Point de fureur, beau neveu ! Je te le répète, tu ne sais encore ce que c'est que régner ! Ah ! si tu le savais !

(Ici on voit entrer le troubadour ; il observe, écoute et se cache, il entre de droite.)

ARTHUR.

Rien encore ne m'a fait redouter la puissance. Mes sujets sont dévoués, mes bannerets sont plus braves que vos barons, sire d'Angleterre !...

JEAN

(lui présentant un parchemin).

Tiens, Arthur, n'hésite pas un instant. Voici toute préparée la cédule par laquelle tu renonces...

ARTHUR

(vivement).

Je ne renonce à rien, traître !

JEAN.

Prends garde, enfant, ma patience se lasse ! Sais-tu que le lion pourrait dévorer l'agneau ?...

ARTHUR.

Je sais que la cruauté entre souvent dans le cœur du plus fort.

JEAN.

Les grands États vont mal aux petits princes !

ARTHUR.

Je suis jeune, c'est vrai, mais un noble sang coule dans mes veines. Je n'ai jamais connu la lâcheté.

JEAN.

A quatorze ans, que vaut donc ton courage ?

ARTHUR.

Jean-sans-Terre, où as-tu montré le tien ?... Est-ce en laissant mourir presque dans les fers ton frère qui avait nom Cœur-de-Lion ?... Est-ce en laissant le troubadour Blondel se charger seul de sa délivrance ?...

JEAN.

Vaines paroles que tout cela !...

ARTHUR.

Cesse tes tentatives. Le roi de France m'a reconnu duc de Bretagne, et il sait quels sont mes droits à la couronne que tu m'as ravie. Sache-le : tu es aussi mon sujet, et je suis ton roi !...

JEAN.

Royauté fragile ! royauté d'un jour !

ARTHUR.

Assez, traître vassal ! j'ai trop longtemps supporté tes discours. Si tu n'avais à m'apporter que ce gage d'insulte, que ne restais-tu dans ton palais de Normandie ?... Tu peux y retourner ! Va, je te méprise ! adieu !

(Il sort vivement par la droite.)

Arthur de Bretagne

SCÈNE XI.

JEAN-SANS-TERRE, *(seul)*.

LE TROUBADOUR

(caché, mais se montrant de loin en loin).

Et moi, je te hais!... Va, orgueilleux rejeton d'une souche desséchée, je ne te crains pas!... Tu refuses de me céder tes provinces?... Qui m'empêche de les prendre? J'ai bien su, malgré toi, m'emparer d'Albion; mais ce n'est pas assez pour moi. Le roi de France est un trop dangereux voisin de mon île convoitée. Il me faut sur le continent des possessions qui le dominent et qui puissent, au besoin, écraser les siennes... Mais quel moyen tenter?... Eh quoi! je reculerais devant un enfant?... Ah! prince aussi fragile que le roseau, je saurai bien te faire courber la tête!... L'insinuation n'a pas réussi... à moi la trahison et la révolte! N'est-il donc pas, dans cette cour bretonne, un faucon facile à dresser, qui parvienne à saisir dans son vol ce ramier si volage et si fier?... Holà! quelqu'un!

(Un page paraît venant de gauche.)

SCÈNE XII.

JEAN-SANS-TERRE, un PAGE.

JEAN.

Page, avertissez en secret le comte Guillaume des Roches que j'ai à l'entretenir dans cette salle.

(Le page sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

JEAN-SANS-TERRE, *(seul)*.

LE TROUBADOUR

(caché, même jeu).

Oui... des Roches... Il n'est que sénéchal du Poitou... l'or que je lui offrirai et le titre de pair d'Angleterre le gagneront peut-être... et je m'en ferai un allié puissant... Je ne puis demeurer plus longtemps en ces lieux... Ma présence y ferait naître le soupçon... et il est prudent de s'éloigner... D'ailleurs, il faut que je veille sur la Normandie... Le roi de France est capricieux et la fortune lui sourit. Il pourrait bien tenter un coup de main sur mon héritage... Mais, voici mon homme... De la ruse et de l'audace.

SCÈNE XIV.

JEAN-SANS-TERRE, DES ROCHES *(venant de droite)*, le TROUBADOUR *(caché)*.

DES ROCHES.

Sire, je me rends à vos ordres.

JEAN.

Comte, je vous sais gré de votre empressement. Vous êtes, je crois, sénéchal du Poitou.

DES ROCHES.

Oui, sire.

JEAN.

Titre bien au-dessous du mérite d'un brave tel que vous.

DES ROCHES.

Ma naissance et mes prouesses ne m'ont pas élevé plus haut, et je borne là toute mon ambition.

JEAN.

Et cependant ne vous sentez-vous pas humilié d'être l'homme-lige d'un enfant ?

DES ROCHES.

Il m'honore de son amitié, quoique aujourd'hui sa nouvelle dignité de duc l'expose à oublier un ancien serviteur.

JEAN.

Vous avez raison, Messire comte ; les rayons d'une couronne éblouissent des yeux déjà si faibles. Vous courez grand risque de n'être jamais autre chose qu'un humble sénéchal.

DES ROCHES.

N'importe, Arthur est mon suzerain, je lui dois mon hommage et je lui ai engagé ma foi de gentilhomme.

JEAN.

Lui, votre suzerain ?... Il ne le sera plus bientôt !...

DES ROCHES.

Que voulez-vous dire ?...

JEAN.

Non, ces domaines si vastes ne sont pas faits pour un prince si débile. Ne prétendrait-il pas régner sur l'Angleterre ?

DES ROCHES.

Il refuse donc de vous reconnaître ?

JEAN

(avec amertume et ironie).

Non ; le duc de Bretagne voudrait seulement changer de rôle et tenir son oncle en tutelle. Ah ! s'il compte s'abuser ainsi longtemps, il pourra payer cher son imprudente témérité.

DES ROCHES.

Mais... pensez-vous qu'il renonce à ses droits ?

JEAN.

Non seulement il y renoncera, mais je veux encore qu'il me cède le Maine, et le Poitou qui vous est confié.

DES ROCHES.

Sire, c'est un projet bien hardi, vous ne réussirez pas.

JEAN.

Je n'y réussirai pas, dites-vous ? Sachez que je suis décidé à tout entreprendre. Arthur abdiquera... ou il périra !

DES ROCHES.

O ciel !..

JEAN.

Mais vous, comte, si je vous promettais de vous élever au rang des pairs de mon royaume d'Angleterre, ne consentiriez-vous pas à seconder mes projets ?...

DES ROCHES.

Mais, sire, c'est une trahison que vous me demandez !...

JEAN.

Ce n'est pas trahir que d'abandonner un prince faible pour servir, honoré, sous un maître puissant.

DES ROCHES.

Mais... à quelles conditions mettez-vous donc vos promesses ?..

JEAN.

Écoute, Guillaume ; mieux que personne tu peux faire entendre au duc de Bretagne qu'il est dans ses intérêts de sacrifier deux provinces pour conserver son duché.

DES ROCHES.

Mais sa vie ?..

JEAN.

Sa vie !.. elle est entre tes mains.

DES ROCHES.

Entre mes mains ?..

JEAN.

Et aussi ta fortune. Mille angelots d'or seront à toi dès que tu m'annonceras la réussite !

DES ROCHES

(*ébloui*).

De l'or !.. Duc et pair !..

JEAN.

Mes conditions te vont-elles ?..

DES ROCHES.

Et si je refuse.. ?

JEAN.

Songes-y, maître : si tu refuses, à lui la mort, à toi l'obscurité et la misère. Et s'il t'échappe un mot de mon dessein, à toi, comme à lui, la mort !..

DES ROCHES.

Ah ! sire !

JEAN.

Choisissez, comte, entre une fidélité qui vous perd tous les deux et une trahison qui vous sauve l'un et l'autre. Eh bien ?..

DES ROCHES.

De l'or !.. mille angelots !.. Duc et pair !.. Ah !..

JEAN.

Vous vous taisez ?.. Ah ! comte, vous êtes à moi, je le vois.

DES ROCHES.

Mais ma conscience ?..

JEAN.

Et que m'importe ta conscience ? La mienne, quand j'achète un homme, c'est de le payer. Tu m'appartiens, c'est convenu !..

DES ROCHES.

Attendez !..

JEAN.

Quoi donc ?

DES ROCHES.

Vous ne m'avez pas dit...

JEAN.

Je comprends... les moyens ?.. c'est juste. Restez à la cour de Bretagne pendant les fêtes qui vont suivre. Moi je retourne en Normandie. Faites valoir auprès du duc les besoins impérieux de votre comté ; réclamez l'abolition des taxes qui grèvent vos terres et vos serfs. Arthur résistera, avouera la pénurie de ses finances ; alors vous l'en-

gagerez à me céder ses droits au moins pour un temps...
Et vous échangez votre écharpe de sénéchal contre le
manteau de pair d'Angleterre.

DES ROCHES.

Duc et pair !..

JEAN.

Mais silence ! Qui vient là ?...

SCÈNE XV.

Les MÊMES, MAULAC, le TROUBADOUR (*caché*).

MAULAC

(*venant de droite*).

Sire, je viens vous prévenir que, suivant vos ordres, j'ai
fait harnacher votre palefroi. Tout est prêt pour notre
départ.

JEAN.

Je vous suis, écuyer. Accompagnez-moi, Guillaume, je
vous donnerai mes dernières instructions.

(*Ils sortent à droite.*)

SCÈNE XVI.

Le TROUBADOUR.

LE TROUBADOUR

(*seul, sortant de sa cachette*).

J'ai tout entendu !.. j'ai tout compris !.. O mystère d'or-
gueil, d'ambition et de bassesse !.. Pendant que tout ici se
livre à la joie, la trahison conspire dans l'ombre... Pauvre
Arthur, mon noble maître ! va, je ne te quitterai pas ! Les

traîtres ont juré ta perte, je le sais, je le comprends, mais
ils me trouveront sur leur chemin. Je les suivrai partout
comme l'œil de Dieu, comme sa justice, et j'arrêterai le
succès de leurs complots. Mais... que faire ?.. Faut-il tout
révéler à Monseigneur le duc ?.. Pourquoi empoisonner
les plaisirs si doux de cette journée ?.. Non... réfléchir et
attendre, c'est le plus sûr. Le traître Jean-sans-Terre est
parti ; il compte sur son lâche confident. La lâcheté est
craintive... Je le surveillerai... Et moi, mon Dieu ! je compte
sur votre secours. Oh ! merci mille fois, Seigneur, d'avoir
permis que le complot me fût révélé. Le duc est sauvé, ou
je mourrai pour lui ! Mais... on vient !.. Je redeviens le gai
troubadour... Dissimulons !..

SCÈNE XVII.

GUIHOMAR, HERVÉ DE LÉON, DE ROHAN,
DE LOHÉAC, MALESTROIT, SEIGNEURS,
puis DES ROCHES (*tous venant de droite*).

DE ROHAN.

Vous dites, comte Hervé, que le roi Jean est parti.

HERVÉ DE LÉON.

On l'a vu, il n'y a qu'un instant, traverser le pont-levis en
compagnie de son écuyer. Guillaume des Roches l'a con-
duit jusqu'au portail du château.

DE LOHÉAC.

Il me tardait de voir disparaître cet oiseau de malheur.

MALESTROIT.

Mais c'est bien notre joyeux troubadour que je rencon-
tre ici ?

LE TROUBADOUR.

Lui-même, Messire.

GUIHOMAR.

Sais-tu que tu as eu du bonheur d'échanger ton luth contre une épée ?

LE TROUBADOUR.

Je ne l'ai pas encore, Messire, mais aujourd'hui même je prendrai place parmi les gardes de Monseigneur le duc.

DE ROHAN.

Tu ne dois pas regretter ton ancien métier.

LE TROUBADOUR.

Il a pourtant ses jouissances. La vie errante a des charmes, et les chansons du ménestrel sont quelquefois largement payées, surtout quand il joint au talent du barde la science de l'astrologue.

TOUS.

Astrologue ?..

LE TROUBADOUR.

A votre service, Messieurs.

DE LOHÉAC.

Parbleu ! je suis bien aise de mettre à l'épreuve ta prétendue science. Voyons, il faut nous faire à chacun notre horoscope.

TOUS.

Oui, oui, nos horoscopes !

LE TROUBADOUR.

N'allez pas, Messieurs, me prendre pour un vil sorcier. La science des sorciers n'est qu'une immonde exhalaison de l'enfer ; la science astrologique est un rayonne-

ment des cieux. Comparer le sorcier à l'astrologue, c'est comparer la chauve-souris à l'aigle.

MALESTROIT.

C'est bien ! Ton explication nous suffit. Nous croyons à ta loyauté autant qu'à ton savoir.

LE TROUBADOUR.

Je dois aussi vous prévenir que les événements semblent parfois démentir mes prédictions et me proclamer imposteur, mais pour qui a su attendre, j'ai toujours dit vrai. Le temps me justifie.

DE ROHAN.

C'est compris ; nous t'écoutons avec docilité.

LE TROUBADOUR

(tirant une baguette de sous ses vêtements).

Par qui commencerai-je ?

DES ROCHES

(entrant).

Salut, Messires ! Eh bien ! qu'y a-t-il qui semble si fort vous intéresser ? Ah ! c'est toi, maître troubadour ?

DE LOHÉAC.

Qui est aussi maître astrologue.

DES ROCHES.

Ah ! ah !... fort bien. Nous allons rire.

LE TROUBADOUR.

Par qui commencerai-je ?

DE LOHÉAC

(tendant la main droite).

Voyons, quelle sera ma destinée ?

LE TROUBADOUR.

Guillaume de Lohéac, dont je vois l'écusson briller dans cette salle, vous donnerez aux Anglais de grands coups d'épée. Plus d'une fois Jean-sans-Terre sera réveillé dans sa tente par votre cri de guerre. Mais je vois un spectre hideux qui s'avance pour vous saisir. Résistez, vaillant comte, résistez. Un sombre donjon, triste comme la nuit, s'ouvre devant vous ; un spectre y entre aussi !...

DE LOHÉAC.

Son nom ! son nom !

LE TROUBADOUR.

Écoutez... il s'appelle... la Faim !...

DE ROHAN.

Tes prédictions ne sont pas réjouissantes, maître astrologue.

LE TROUBADOUR.

Pour vous, Messire, les sept macles d'or de votre écu disparaîtront quelque temps sous un nuage de sang... Mais elles deviendront plus brillantes, et, au nombre de neuf, elles illustreront le nom de Rohan.

DES ROCHES

(passant au troubadour).

Et moi, voyons ma bonne aventure ?

LE TROUBADOUR.

Ah !... je vois planer dans les airs un ramier magnifique au plumage d'argent ; mais des fentes du rocher s'élance tout à coup un faucon cruel. Il fond sur le timide et faible oiseau, l'étreint de sa tranchante serre, et va le déposer palpitant aux pieds de son maître, qui le flatte, le caresse et le coiffe d'un chaperon d'or.

DES ROCHES.

C'est bien mystérieux !... (*A part.*) Que dit-il ?... Aurait-il découvert ?...

GUIHOMAR

Décidément, sorcier ou astrologue, tu deviens lugubre. Finissons-en. Je te fais grâce de nos destinées, mais faisons l'horoscope de Jean-sans-Terre.

LE TROUBADOUR.

Jean-sans-Terre !... Ah ! quel horrible spectacle ! Du fond de sa tanière est sorti le loup ravisseur. Il a visité durant la nuit la bergerie voisine, mais les chiens faisaient bonne garde. Alors il a jeté l'appât ; l'un des chiens s'est laissé surprendre et, au lieu de chasser le larron, il lui a conduit l'agneau qu'il voulait dévorer. Et dans sa caverne, non loin du fleuve aux flots d'or, il a gardé sa victime pour l'égorger plus à l'aise.

DES ROCHES.

Tu mens, astrologue ; tes chansons de ménestrel valent mieux que tes prophéties de malheur.

LE TROUBADOUR.

Prenez garde, Messire, vous n'avez pas encore lu dans l'avenir !... Vous n'avez pas échangé votre écharpe de sénéchal contre une robe fourrée d'hermine.

DES ROCHES.

Assez de sornettes. Laisse-nous en paix avec tes prédictions, et va nous préparer un nouveau refrain pour le tournoi qui va commencer. Je te charge de célébrer le vainqueur.

SCÈNE XVIII.

Les MÊMES, un HÉRAUT d'ARMES (*venant de droite*).

LE HÉRAUT.

Au nom de Monseigneur Arthur de Bretagne, tous les chevaliers sont appelés au tournoi qui va se donner dans la cour d'honneur du château : avant une heure la lice sera ouverte.

DE ROHAN.

Allons préparer nos armures, Messires. Suivez-moi.

TOUS.

A la salle d'armes !

(Ils sortent, des Roches le dernier, le troubadour ensuite; au moment où il arrive à la porte, des Roches se retourne, saisit les bras du troubadour et le ramène vivement en scène.)

SCÈNE XIX.

DES ROCHES, LE TROUBADOUR.

DES ROCHES.

Manant, m'expliqueras-tu tes étranges paroles ?...

LE TROUBADOUR.

Sénéchal, qui appelez-vous manant ?

DE ROHAN.

Pas de fierté, vil suppôt de l'enfer !... Qui t'a révélé les secrets de ma vie ?...

LE TROUBADOUR.

Vous reconnaissez donc la sûreté de ma science ?

DES ROCHES.

Je n'y crois point. Mais ta langue est trop acérée pour que je n'en redoute point les atteintes. Il me faut ton silence !...

LE TROUBADOUR.

Croyez-vous que je vends mes paroles comme vous vendez votre épée, Messire Guillaume ?...

DES ROCHES.

Encore, misérable ? Tu veux donc me pousser à bout ? Eh bien ! sache que le moindre mot d'explication à tes étranges rêveries te coûtera...

LE TROUBADOUR.

Je n'ai jamais tremblé devant personne, comte, moins encore tremblerai-je devant un espion vendu à Jean-sans-Terre !

DES ROCHES

(furieux).

Par l'enfer, tu emporteras ton secret dans la tombe !

(Il tire sa dague et s'élance sur lui ; le troubadour l'évite et le désarme.)

LE TROUBADOUR.

Bravo, comte, vous commencez déjà à bien accomplir vos promesses !

DES ROCHES.

O rage ! j'aurai ta vie ou ton silence !

(Il tire son épée.)

LE TROUBADOUR

Faut-il appeler, Messire, et découvrir la cause de cette querelle ?

DES ROCHES

(exaspéré).

Tais-toi, malheureux, ou je te tue comme un chien !

LE TROUBADOUR.

Rengainez, Messire ; mon silence, je ne vous le vendrai pas ; mais, croyez-moi, gagnez au plus tôt votre châellenie de Poitiers et ne souillez plus de votre perfidie le palais de votre maître !

DES ROCHES.

On vient !...

LE TROUBADOUR.

Silence à votre tour ! moi je ne trahis personne, pas même les lâches !

SCÈNE XX.

Les MÊMES, ARTHUR, ALAIN DE DINAN, DE LOHÉAC, DE ROHAN, GUIHOMAR, HERVÉ DE LÉON, MALESTROIT, SEIGNEURS et HOMMES d'ARMES, PAGES et VARLETS.

(Arthur et les pages entrent de droite. — Les seigneurs et varlets entrent de gauche.)

ARTHUR.

Je viens moi-même vous annoncer, braves chevaliers, le tournoi, les joutes et le carrousel qui vont commencer dans quelques instants. Messire Alain de Dinan, mon digne précepteur, Hervé de Léon et son noble frère Guihomar seront les juges du camp.

ALAIN.

Monseigneur voudra-t-il autoriser, à la suite des joutes,

une course à la bague pour les écuyers et les hommes d'armes ?

ARTHUR.

Je le permets bien volontiers. Allons, mes braves, aujourd'hui joie et liesse partout !

TOUS.

Vivat ! Vive Arthur de Bretagne !

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la tente de Philippe-Auguste, à Gournai. Au fond, l'entrée de la tente. — A gauche, 2^e plan, un trône. — A droite, 1^{er} plan, guéridon, plumes, encre, parchemin.

SCÈNE I

PHILIPPE-AUGUSTE, HERVEY DE NEVERS, Eudes de Bourgogne, Louis de France, SEIGNEURS FRANÇAIS, HOMMES D'ARMES, ÉCUYERS.

(Au lever du rideau, Philippe-Auguste est debout au milieu de la scène, entouré de son fils, des seigneurs, etc. — Tous sont armés.)

CHŒUR GUERRIER

(Tiré de Sémiramis.)

Noble France, heureuse et fière,
Lève au ciel ta tête altière ;
Tes soldats sont triomphants.
Ton roi, qui par sa vaillance
Fait redouter ta puissance,
Te ramène l'espérance ;
DIEU protège tes enfants ;
Tes soldats sont triomphants !
Applaudis à tes enfants.

PHILIPPE.

Or çà ! mes braves, voilà déjà quinze jours que nous sommes en campagne et à la poursuite de l'Anglais. Nous l'avons enfin atteint, et notre camp est assis devant Gournai, où Jean-sans-Terre s'est réfugié par la crainte de nos armes. Il faut aujourd'hui avoir raison de ce vassal rebelle. Mon fils, avez-vous préparé le plan d'attaque pour le prochain assaut ?

DEUXIÈME ACTE, SCÈNE I.

51

LOUIS.

Le voici, mon père.

(Il lui présente un parchemin.)

PHILIPPE

(le parcourant.)

C'est cela. Le sire Hervey de Nevers en avant à la tête de nos archers. Notre cousin Eudes de Bourgogne occupera les bords de la Seine, tandis que le comte Gaucher de Saint-Pol guidera les troupes du centre... Mais, qui donc gardera le corps de réserve ?

LOUIS.

J'ai pensé que le sire Guy de Dampierre se chargera de cette importante mission, pour laquelle il se mettra en embuscade dans le petit bois longeant le ruisseau qui alimente les douves.

PHILIPPE.

Je vois avec plaisir, mon fils, que vous avez tout habilement disposé. Cependant, où placez-vous la cavalerie ?

LOUIS.

Sire, je la conduirai moi-même avec l'aide du brave Raynaud, comte de Boulogne. Nous occuperons la route de Normandie, afin de donner la chasse aux fuyards, et, s'il le faut, appuyer l'aile gauche de notre armée.

PHILIPPE.

Voilà un plan digne d'un chef expérimenté ; qu'en dites-vous, Messire Eudes ?

EUDES.

Sire, Monseigneur Louis de France n'est pas moins habile à diriger l'exécution de ses plans qu'à les tracer, et il

manie aussi bien la hache d'armes que les plus vaillants de nos vieux guerriers.

HERVEY.

Qui tous l'ont surnommé Cœur-de-Lion, comme le feu roi Richard.

PHILIPPE.

Nous le verrons aujourd'hui à l'œuvre. Mon fils, vous laisserez le commandement de la cavalerie au comte de Boulogne ; je veux que vous soyez auprès de moi pour l'escalade des remparts.

LOUIS.

Oui, mon père, et, avec l'aide de Dieu, nous vaincrons le lâche usurpateur du trône d'Angleterre.

HERVEY.

Un misérable qui n'a pas eu honte de dépouiller son neveu, un enfant trop faible encore pour lui résister !

PHILIPPE.

J'ai pourtant oui dire que mon beau cousin, le duc Arthur de Bretagne, montre déjà une valeur peu ordinaire.

EUDES.

C'est vrai, sire, mais sa jeunesse inexpérimentée l'expose à bien des imprudences !

HERVEY.

D'autant plus que la trahison seconde admirablement ses vues ambitieuses de Jean-sans-Terre. Il paraît qu'à force d'or il a gagné à sa cause le sénéchal du Poitou.

PHILIPPE.

Par saint Denis ! mon cousin de Bretagne trouvera en moi un défenseur et un appui. J'en jure par mon épée de chevalier.

SCÈNE II.

Les MÉMES, un ÉCUYER (*entrant du fond*).

L'ÉCUYER.

Sire, Monseigneur Arthur de Bretagne, accompagné de son gouverneur Alain de Dinan et d'une escorte peu nombreuse, vient d'arriver au camp.

PHILIPPE.

Il ne pouvait me faire une plus agréable surprise. (*A Eudes.*) Messire Eudes de Bourgogne, allez recevoir notre cousin et conduisez-le dans cette tente avec les honneurs qui lui sont dus.

(*Eudes sort avec l'écuyer par le fond*.)

LOUIS.

Il me tarde de voir ce noble enfant, à qui je porte déjà tout l'intérêt d'un frère.

HERVEY.

Il a tous les traits de sa vaillante mère, la duchesse Constance, que la trahison seule fit tomber dans un infâme guet-apens de Raoul de Chester.

LOUIS.

A qui elle avait, dit-on, taillé plus d'une rude besogne. Elle a su donner à son fils, avec cette foi bretonne partout renommée, une éducation belliqueuse et chevaleresque. Avant peu, sans doute, il fera sa veillée d'armes, car, pour reprendre le Poitou, le Maine et l'Anjou, il aura occasion de montrer sa prouesse.

SCÈNE III.

Les MÊMES, ARTHUR, EUDES, ALAIN DE DINAN,
le TROUBADOUR en écuyer.

EUDES

(annonçant.)

Monseigneur le duc de Bretagne !

ARTHUR.

Sire, vous voyez à vos pieds votre vassal fidèle.

PHILIPPE.

Soyez le bienvenu, mon beau cousin ; je désirais depuis longtemps votre visite.

ARTHUR.

Je vous la devais, sire. Car il est juste que, nouvellement couronné duc de Bretagne et reconnu par vous, je renouvelle l'hommage de mes prédécesseurs. C'est là un des motifs qui m'ont amené vers vous.

PHILIPPE.

Nous recevons avec plaisir votre hommage, beau cousin. Mais nous voulons faire plus, et vous donner une marque de notre royale faveur en vous armant chevalier aujourd'hui et ici même.

ARTHUR.

Mais, sire, je n'ai point fait ma veillée d'armes.

PHILIPPE.

En qualité de roi de France, j'ai le droit de passer, en faveur d'un illustre vassal, par-dessus les règles ordinaires. Je vous dispense donc des formalités préliminaires de la veillée d'armes, du jeûne et du combat. Écuyers, préparez

tout pour la cérémonie, qui aura lieu tout à l'heure en présence de mes plus braves guerriers.

UN ÉCUYER

(entrant.)

Sire, un message que m'a remis un envoyé des avant-postes du camp.

PHILIPPE.

C'est bien. *(Il lit bas.)*

(Les seigneurs entourent Arthur et le félicitent. Les écuyers et les hommes d'armes sortent.)

SCÈNE IV.

Les MÊMES, moins les ÉCUYERS et les HOMMES
d'ARMES.

LOUIS

(s'approchant.)

Qu'y a-t-il, mon père ?...

PHILIPPE

(lui tendant la dépêche.)

Voyez vous-même, mon fils. *(Aux seigneurs.)* J'apprends qu'une certaine agitation se manifeste dans Gournai. Peut-être les assiégés préparent-ils une sortie. Hâtons-nous. Aussitôt après la cérémonie on avancera vers les murailles.

LOUIS.

Je vais expédier aux avant-postes l'ordre de se tenir prêts pour l'attaque. *(Il s'approche de la table et écrit.)*

PHILIPPE.

C'est cela ; et qu'on prépare mes armes... Cet assaut sera sans doute décisif.

(Il s'approche de la table, signe l'ordre et y appose son sceau.)

SCÈNE V.

Les MÊMES, des ÉCUYERS portant les pièces de l'armure, HOMMES d'ARMES.

PHILIPPE

(montant sur le trône).

Chevaliers, vous êtes instruits du sujet qui nous rassemble. Nous allons recevoir un jeune damoiseau au rang de nos frères d'armes. Il ne vous est pas inconnu, mais, fidèle aux lois instituées par Arthur de la Table-Ronde, dont le jeune aspirant porte le nom, c'est en votre présence qu'il va subir son examen, après qu'il m'aura fait hommage de ses possessions en qualité de vassal de la couronne de France. *(A Arthur.)* Approchez, duc de Bretagne, et faites votre hommage.

ARTHUR

(s'avance et met ses mains dans celles du roi).

Sire, moi, Arthur de Bretagne, deviens aujourd'hui votre homme-lige de vie et de membres, pour ce qui concerne mon duché de Bretagne et mes provinces du Poitou, du Maine, de la Touraine et de l'Anjou.

PHILIPPE.

Et moi, votre seigneur et suzerain, je vous donne l'investiture de ces provinces, comme vous l'ont déclaré, en mon

nom, les envoyés de la cour de France à votre couronnement.

ARTHUR.

Comme votre féal, je m'engage à défendre envers et contre tous votre corps, votre honneur, à vous tirer de prison, délivrer de tout danger, et me mettre en otage pour vous.

PHILIPPE.

Vous oubliez, Messire duc, votre province de Normandie.

ARTHUR.

Pour ce qui concerne ma Normandie, Monseigneur le roi de France gardera ce qu'il lui plaira de tout ce qu'il a pris, et de tout ce qu'il pourra prendre encore avec le secours de Dieu.

PHILIPPE.

Chevaliers et soldats, vous êtes témoins de cet hommage que je reçois avec confiance, en m'obligeant à défendre mon vassal en toute rencontre. Avez-vous à vous plaindre de quelque ennemi, Arthur ?

ARTHUR.

Sire, vous connaissez les griefs de mon oncle Jean-sans-Terre, qui, au mépris de mes droits, s'est emparé d'une couronne qui m'appartenait. Il vient, en outre, par voie de trahison, de m'enlever le comté de Poitou. La vieille reine Éléonore, mère de l'usurpateur, y conduit elle-même des troupes.

PHILIPPE.

Je vous donne deux cents hommes d'armes, auxquels se joindront sans doute vos vassaux de Bretagne, et je vous

engage à commencer sans retard les hostilités. Une fois débarrassé de la guerre de Normandie, j'irai moi-même vous rejoindre ou j'enverrai le prince mon fils.

ARTHUR.

Sire, je vous remercie.

(Il s'éloigne.)

ALAIN.

(S'approche d'Arthur, lui présente la main et le conduit en face du trône.)

Sire, et vous, chevaliers, ce damoiseau, servant d'Arthur-le-Grand, demande l'honneur d'être armé chevalier.

PHILIPPE.

Qui le présente et qui répond pour lui ?

ALAIN.

Moi, Alain, comte de Dinan, doyen des chevaliers de Bretagne.

PHILIPPE.

Quels sont ses titres ?

ALVIN.

Des ancêtres nobles et sans tache.

PHILIPPE.

Ses faits d'armes ?

ALAIN.

Son âge ne lui a pas encore permis d'en faire ; mais il est instruit dans l'art de la guerre et saura manier la lance et l'épée.

PHILIPPE.

Quel est son nom ?

ALAIN.

Arthur de Bretagne, fils de Geoffroy II et de la duchesse Constance.

PHILIPPE.

Il suffit, noble preux. Et vous, jeune homme, puisse l'intérêt que vous m'inspirez passer dans tous les cœurs. Parlez maintenant : à quel dessein voulez-vous être chevalier ?

ARTHUR.

Pour en accomplir fidèlement les devoirs.

PHILIPPE.

Chevaliers, vous l'avez entendu ; daignez-vous l'admettre au rang de nos frères d'armes ? *(Tous les chevaliers étendent la main en signe de consentement ; les hommes d'armes baissent leurs lances. Le roi continue.)* Approchez, noble duc ! *(On place un carreau devant le trône. — Alain y conduit Arthur, auquel le roi chausse l'Éperon d'Or qu'on lui présente sur un plat d'argent ; un autre écuyer attache la cotte de mailles, la cuirasse et le colletin. — Un autre présente au roi une épée avec son ceinturon. Le roi la remet à Alain, qui l'attache, puis il adresse la parole à Arthur.)* Recevez cette épée qui fut terrible dans les mains de votre père.

ARTHUR

(la tirant du fourreau.)

O toi que mon père a rendue redoutable et sacrée, tu ne me quitteras plus que je n'aie recouvré mon héritage !

PHILIPPE.

Chevaliers, recevons son serment. *(A Arthur.)* Ce fut Arthur-le-Grand qui le dicta ; songez que celui qui l'enfreint s'attire la haine des hommes et le courroux du Ciel.

ARTHUR,

(L'épée nue, met un genou sur le carreau ; tous les chevaliers tirent l'épée, le roi se lève.)

Je jure Dieu et cette épée d'être fidèle à ma foi, à mon prince, à l'honneur ; de vouer mes jours à l'appui du faible, au soutien du juste ; et surtout je promets secours à l'innocence opprimée, à la vertu persécutée.

(Arthur reste à genoux ; le roi tire son épée et lui en donne trois coups du plat sur l'épaule en disant :)

PHILIPPE.

De par Dieu, Notre-Dame et Monseigneur saint Denis, je te fais chevalier ; sois preux, hardi et loyal ! *(Au même instant, les chevaliers font le salut d'armes, les soldats baissent leurs lances et la cérémonie est terminée.)* Maintenant, mon cousin de Bretagne, hâtez votre départ pour le Poitou ; mes vœux vous accompagnent.

(Fanfare au dehors et acclamations des soldats.)

SCÈNE VI.

Les MÊMES, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER

(entrant.)

Sire, on vient d'annoncer que le roi Jean-sans-Terre, sorti par une poterne dérobée de Gournai, vient de prendre subitement la fuite.

PHILIPPE.

Qu'on sonne immédiatement le boute-selle et sus au fuyard. Alerte, chevaliers !

LOUIS.

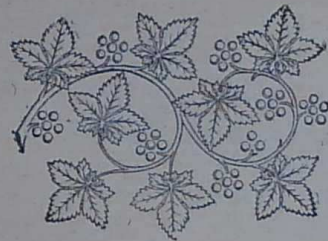
En avant ! Montjoie et Saint-Denis !

TOUS.

En avant ! en avant !

(Tous sortent par le fond.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

Le camp d'Arthur devant Mirebeau. Au fond, la tente d'Arthur avec entrée praticable. — A droite (premier plan) et à gauche (premier plan), tentes de seigneurs vues à moitié avec entrées praticables. — Au fond on aperçoit les tentes des soldats, et dans le lointain la silhouette du château de Mirebeau. (Crépuscule.)

SCÈNE I.

Le CAPITAINE OLMÉRIC, SOLDATS BRETONS.

(Au lever du rideau, les soldats, en groupes, assis ou debout devant des tables improvisées, achèvent leur repas du soir.)

OLMÉRIC.

Allons, camarades, vive la joie ! nous voilà maîtres de Mirebeau ! buvons !

TOUS.

Oui, à boire ! à boire !

(Ils boivent.)

OLMÉRIC.

Par les cornes du diable ! l'affaire a été chaude et j'avais besoin de me rafraîchir.

PREMIER SOLDAT.

Il est fameux, le vin du Poitou !

OLMÉRIC.

Excellent, parbleu ! Et je suis bien aise d'avoir été appelé à combattre dans ce charmant pays. D'ailleurs la bombance est le droit du vainqueur.

TOUS.

Bien dit !... buvons !... amusons-nous !

TROISIÈME ACTE, SCÈNE II.

63

OLMÉRIC.

En attendant le partage du butin.

PREMIER SOLDAT.

Les beaux écus d'or...

OLMÉRIC.

Les armes brillantes...

DEUXIÈME SOLDAT.

Les vases de prix...

PREMIER SOLDAT.

Et, à quand le partage, capitaine?...

OLMÉRIC.

Demain, sur la grande place de Mirabeau, en présence de toute l'armée. C'est l'ordre de ce brave jeune duc, qui pense au soldat, qui se montre généreux après la victoire.

TOUS

(dlevant leurs gobelets).

Au duc Arthur !

OLMÉRIC.

Et à notre bonne part du butin !

TOUS.

A notre bonne part du butin !

SCÈNE II.

Les MÊMES, ANDOCHE, ÉLOI *(venant de droite).*

ANDOCHE

(entrant vivement).

Hein?... le butin !... j'en suis !... me v'là, mé !...

ÉLOI.

Présent !... toujours présent pour le butin !

OLMÉRIC.

Tiens ! les deux nouvelles recrues de la campagne !...
Castor et Pollux !...

ANDOCHE.

Pardon !... vous confusionnez, capitaine... ça n'est pas
not' nom.

ÉLOI.

Qué qu' c'est qu' ça, Castor et Pollusque ?

OLMÉRIC.

Deux anciens Normands qui ne se quittaient pas, im-
bécile !

ANDOCHE.

Ah ! bon !... j' comprends !... comme qui dirait Monsieur
saint Luc et son bœuf ?

ÉLOI.

Ou Monsieur saint Antoine et son... .

OLMÉRIC.

Justement ! Ah ça ! d'où sortez-vous donc, vous autres ?
Je ne vous ai pas aperçus pendant le siège.

ANDOCHE.

Comment !... mais c'est mé qu'a monté l' premier à
l'assaut.

ÉLOI.

Du tout !... c'est mé !...

ANDOCHE.

Voyons, n' te fâche point !... C'est nous deux.

OLMÉRIC.

Vous deux ?

ANDOCHE.

Oui, c'est nous deux qu'a monté l' premier.

TOUS

(riant).

Ah ! ah ! ah !

OLMÉRIC.

Allons donc ! j'ai fait l'appel avant le combat, vous
n'étiez pas dans les rangs.

ANDOCHE.

J'vas vous dire, capitaine... c'est que nous faisons partie
d'une expédition...

TOUS.

Une expédition ?...

ANDOCHE.

Une expédition terrible.

ÉLOI.

C'est vrai comme il vous l'a dit !

OLMÉRIC.

Ah bah ! ConteZ-nous donc ça.

ANDOCHE.

V'la c'que c'est, mon officier. Ce matin au point du jour,
nous étions en train, Éloi et moi, d'pousser une recon-
naissance sous les remparts...

OLMÉRIC.

Une reconnaissance ?

Arthur de Bretagne.

ÉLOI.

A la seule fin de voir par où que nous pourrions entrer plus tard dans la ville.

OLMÉRIC.

Où dâ ?

ANDOCHE.

V'là que tout d'un coup, nous sommes raccolés par le seigneur Pontbriand...

OLMÉRIC.

Ah ! je sais !

ANDOCHE.

Il nous dit comme ça qu'il faut le suivre dans le bois.

ÉLOI.

Sur la route du couvent de Sainte-Ursule.

OLMÉRIC.

Et pourquoi?... dans quel but ?

ANDOCHE.

Pour guetter et attaquer une troupe de chevaliers qui venaient porter secours à l'ennemi.

ÉLOI

(à part).

Ah ! c't'Andoche !... a-t-il des inventions !

OLMÉRIC.

Eh bien ! ensuite ?...

ANDOCHE.

Pour lors, nous marchons.... nous nous embusquons derrière un fourré... et au bout d'une heure, nous voyons arriver not'homme.

OLMÉRIC.

Comment vot'homme ?

ANDOCHE.

Je veux dire nos hommes... Ils étaient plus de vingt... qui accouraient au triple galop, la visière baissée et la lance en arrêt... Attention ! que je dis... faut pas l'manquer ou nous sommes perdus !... J' saisis mon arbalète...

ÉLOI.

Mé la mienne...

ANDOCHE.

Je tire.

ÉLOI.

Nous tirons...

ANDOCHE.

Et je l'atteins... drêt dans le garrot de son cheval.

OLMÉRIC.

Ah ça ! décidément, il n'y en avait donc qu'un ?

ANDOCHE.

Eh non ! je parle du chef... Les autres s'étaient enfuis en nous apercevant.

OLMÉRIC

(avec ironie).

Vraiment ?...

ANDOCHE.

Le cheval se cabre...

ÉLOI.

Le chevalier tombe...

ANDOCHE.

En avant ! crie Pontbriand en saisissant sa dague, et mort au traître !...

ÉLOI.

Il se jette sur lui comme un enragé...

ANDOCHE.

Et nous les voyons tous deux, luttant corps à corps dans la poussière.

OLMÉRIC.

Alors, vous vous élancez pour le secourir?...

ANDOCHE.

Du tout! Trois contre un seul, ça n'eût point été brave...

OLMÉRIC.

Enfin, qu'avez-vous fait?...

ANDOCHE.

Nous nous sommes sauvés, donc!...

TOUS.

Sauvés?...

ÉLOI.

Du côté de Mirebeau...

ANDOCHE.

Et nous sommes arrivés juste pour prendre la ville.

TOUS

(riant.)

Ah! ah! ah!

OLMÉRIC

(riant aussi.)

Oui, vous m'avez l'air de fameux gaillards!...

1^{er} SOLDAT.

Elle est jolie, l'expédition!...

OLMÉRIC.

Et si vous n'avez à citer que des hauts faits comme ceux-là...

ANDOCHE.

Mais, capitaine...

OLMÉRIC.

Allons, c'est bien!... en voilà assez!... Et nous, compagnons, encore un coup.

1^{er} SOLDAT.

Et une chanson de guerre.

TOUS.

Une chanson! une chanson!

OLMÉRIC

(ou un autre soldat.)

Volontiers, camarades! Écoutez-moi ça.

*(Ils se lèvent tous et viennent à l'avant-scène.)**(Air spécial.)*1^{er} COUPLET.

Holà! bel archer, mon ami,
 D'ennemis combien en reste-t-il?
 — C'matin encor devant la ville
 Ils étaient tout au moins un mille.
 Mais j'en compte pas mal d'absents
 A c't'heure ils n'sont plus que deux cents.

CHŒUR.

Vive la bataille!
 Vive la ripaille!
 Que l'on ravaille,
 Amis, son bissac!
 Moissons et futailles,
 Ville et victuailles,

Donjons et murailles

Mettons tout à sac !

Ripaillè !

2^e COUPLET.

Holà ! bel archer, mon ami,

De vin combien en reste-t-il ?

— Ce matin, pleines et vermeilles,

Ell's étaient là trois cents bouteilles.

Je ne sais pas ce qu'il advint,

Mais je n'en compte plus que vingt.

(*Chœur.*) Vive la bataille ! etc.

3^e COUPLET.

Dis-moi, bel archer, mon ami,

De tout ça combien reste-t-il ?

— Tout à l'heure, mon capitaine,

J'en comptais encore un' douzaine ;

Mais nous avons soufflé dessus,

D'enn'mis et d'vin je n'en vois plus.

(*Chœur.*) Vive la bataille ! etc.

SCÈNE III.

Les MÊMES, ARTHUR, ALAIN DE DINAN,
MALESTROIT.

ARTHUR.

C'est bien, mes amis : après la bataille, le repos. Mais il faut songer que tout n'est pas fini. La vieille reine Éléonore s'est enfermée dans la tour que vous voyez là-bas. Demain, au point du jour, nous donnerons l'assaut.

MALESTROIT.

La ville est à nous, monseigneur ; la citadelle ne résistera pas longtemps.

ALAIN.

Avec des soldats aussi braves et un chef aussi intrépide, nous n'avons à redouter aucune surprise.

ARTHUR.

Je viens de parcourir tous les postes où j'ai dit à tous mon contentement. A vous, mes braves archers, je répète la même chose : chacun de vous a fait son devoir. Aussi demain, après l'assaut, on partagera le butin !

ANDOCHE

(*à part*).

Queu chance ! si j'nai pas de guignon !

OLMÉRIC

(*bas*).

Silence ! poltron !

ARTHUR.

Mais je compte sur votre valeur. Soumission à vos chefs, modération dans le pillage du château après la victoire, tels sont les gages que je réclame de votre affection et de votre bravoure.

OLMÉRIC.

Vous pouvez compter sur nous, Monseigneur.

TOUS.

Oui, oui.

SCÈNE IV.

Les MÊMES, HERVÉ DE LÉON, GUIHOMAR DE ROHAN, DE LOHÉAC, le TROUBADOUR, SEIGNEURS.

DE ROHAN

(*continuant, en entrant, une conversation commencée*).

Et il vous a échappé ?...

LE TROUBADOUR.

Comme une couleuvre ... (*Aprécevant Arthur.*) Ah ! Monseigneur, je vous salue !

(*Tous les seigneurs s'inclinent.*)

ARTHUR.

Salut, Messires. Eh bien ! cette reconnaissance ?

DE LOHÉAC.

Nous avons fait le tour des remparts, Monseigneur. Tous les postes semblent bien gardés, les meutrières sont garnies de pierriers, et au dessus des machicoulis on peut distinguer les chaudières d'eau bouillante que préparent les assiégés.

DE ROHAN.

Notre ancien troubadour, Messire Pontbriant, est allé dès ce matin à la découverte, et il paraît qu'il a fait une singulière rencontre.

(*On approche un siège à Arthur.*)

ARTHUR.

Ah ! voyons ! il faut nous raconter cela, mon brave.

(*Il s'assied sur un escabeau. — On enlève les tables.*)

LE TROUBADOUR.

Volontiers, Monseigneur, quoique la fortune ne m'ait point secondé. Ce matin donc, avant l'attaque, je me dirigeais seul vers le petit bois qui longe la route du couvent de Sainte-Ursule. Un de nos espions m'avait prévenu que le traître des Roches devait arriver par ce chemin, conduisant un renfort pour la ville assiégée. Peu m'importait le nombre des ennemis, je ne cherchais que la rencontre du seul Guillaume.

ALAIN.

Et vous n'aviez pris aucun auxiliaire pour vous aider ?

LE TROUBADOUR.

Deux soldats errants qui me paraissaient être deux nouvelles recrues de nos archers ...

OLMÉRIC.

Ils sont ici justement.

ARTHUR.

Voyons, qu'ils approchent.

OLMÉRIC.

Allons, Castor et Pollux, avancez à l'ordre !

ÉLOI

(*à demi voix.*)

Marche, Andoche, marche devant, je te suis.

OLMÉRIC

(*le poussant.*)

Mais, avancez donc !

LE TROUBADOUR.

Voilà bien mes deux poltrons !

ANDOCHE.

Ah ! Monseigneur, c'est une calomnie !

ÉLOI.

Je suis plus brave que vous ne croyez ...

ANDOCHE.

C'est moi qu'a tiré un coup d'arbalète.

LE TROUBADOUR.

Oui, un coup de maladroit ; la flèche est encore dans le tronc d'un arbre.

ARTHUR.

Mais voyons, que s'est-il passé ?

LE TROUBADOUR.

Eh bien ! mes deux braves d'aventure passaient auprès du buisson où j'étais caché...

ANDOCHE.

En effet, j'ai entendu mouver. (*A Éloi*). Et toi, qui me disais qu'il était quelque lapin qui m'aurait fait peur.

LE TROUBADOUR.

Je m'élançai de ma cachette. Que faites-vous ici ... hors du camp .. à pareille heure ?... Vous désertiez sans doute ? leur dis-je. Ils me répondent piteusement qu'ils font une patrouille.

TOUS

(*riant*).

Ah ! ah ! ah !

LE TROUBADOUR.

Alors, je les oblige à me suivre et à se cacher ; ce dernier point leur allait passablement. Bientôt des Roches apparaît, caracolant sur son coursier, un peu en avant de sa petite escorte. Mon archer maladroit lui décoche alors une flèche dont vous connaissez le but.

ANDOCHE.

Ah ! Monseigneur, pour ça, faites excuse, je l'ai logée drêt dans le garrot de son cheval.

(*Nouveaux rires.*)

LE TROUBADOUR.

Saisissant alors ma dague, je me précipite au devant du cavalier, à qui j'ai bientôt fait vider les arçons. J'allais le

terrasser, lorsque quelques gens de son escorte sont accourus à ses cris, et j'ai dû céder devant le nombre qui m'assaillait.

ARTHUR.

Heureusement, que cet incident n'a pas eu de suites fâcheuses pour vous, mon brave. Espérons qu'au prochain assaut vous pourrez vous mesurer avec le félon et lui faire mordre la poussière.

(*On entend au loin sonner le couvre-feu.*)

ALAIN.

Voici le couvre-feu, Monseigneur.

ARTHUR

(*se levant*).

Allons, mes braves, il est temps de prendre un peu de repos ; mais auparavant, rendons grâce à Dieu du succès de cette journée.

PRIÈRE CHANTÉE EN CHŒUR.

Dieu des combats, toi, dont le bras puissant
Donne aux vaillants la force et la victoire,
Nous te louons d'un cœur reconnaissant ;
A toi revient tout honneur, toute gloire !

DE ROHAN

(*Après le chœur, s'approchant d'Arthur qui est sur le devant de la scène.*)

Monseigneur, le mot d'ordre pour cette nuit ?

ARTHUR

(*bas*).

Hermine et Fidélité.

DE ROHAN

(lui baisant la main ; haut.)

Dieu vous garde, Monseigneur !

ARTHUR.

Bonsoir, Messires, et bonne nuit.

(Tous s'inclinent ; Arthur entre dans sa tente avec Alain de Dinan ; Olméric s'approche de Rohan.)

SCÈNE V.

DE ROHAN, DE LOHÉAC, HERVÉ DE LÉON,
GUIHOMAR, le TROUBADOUR, OLMÉRIC, ÉLOI,
ANDOCHE, SEIGNEURS, SOLDATS, MALES-
TROIT.

OLMÉRIC

(à de Rohan.)

Messire, je vais placer les sentinelles, quel sera le mot d'ordre ?

DE ROHAN.

Hermine et Fidélité.

GUIHOMAR

(remontant vers les soldats.)

Je vous recommande, officiers et soldats, la plus grande vigilance. Les hommes d'armes de Léon vont veiller la première partie de la nuit.

DE LOHÉAC.

Ceux de Lohéac se chargent de la seconde.

LE TROUBADOUR.

Vous, Olméric, placez vos archers à portée de la tente

de Monseigneur le duc, et qu'ils se remplacent de quart d'heure en quart d'heure.

DE ROHAN.

Sur ce, bonsoir, Messeigneurs.

(Il entre dans sa tente à gauche.)

HERVÉ, GUIHOMAR, DE LOHÉAC.

Bonsoir, Messires.

(Hervé et Guihomar entrent dans la tente de droite. — De Lohéac sort, entre les tentes à droite. On place les sentinelles.)

LE TROUBADOUR.

Encore un chant pour égayer le coucher du prince et favoriser son sommeil. Je ne puis oublier mon ancien métier.

*(Musique d'A. Adam.)*1^{er} COUPLET.Quand la retraite
Aura sonné,
Seul en vedette,
Abandonné,
Soldat fidèle,
Veille sur nous ;
Que ta voix grèle
Nouserie à tous. *(Ref.)*2^e COUPLET.Dans l'ombre noire
L'étoile luit ;
C'est la victoire
Qui nous sourit ;
Mais si le traître
A l'œil jaloux
Ose paraître :
Frappe et dis-nous :

REFRAIN.

*(sotto voce)*Sentinelle ! *(bis)*

Prenez garde à vous !

(Pendant la ritournelle, tous les officiers se retirent en silence.)

SCÈNE VI.

Le TROUBADOUR, seul.

(Au fond on voit se promener la sentinelle ; nuit complète.)

LE TROUBADOUR.

Voici déjà bien des trames déjouées, bien des complots traversés ! La trahison va-t-elle enfin suspendre ses menaces !... Non, la cupidité rend implacable ! Depuis mon retour de Gournai, j'ai veillé bien des fois des nuits entières auprès de mon jeune et bien-aimé duc. La nuit dernière encore j'étais là, épiant le moindre bruit, sondant du regard toutes les obscurités, et la crainte d'y voir briller le fer d'une dague me tenait éveillé. Le jour il ne faut pas moins de vigilance : interroger les espions, intercepter les messages suspects, prendre, comme le crime, toutes les formes, parcourir tous les environs. Aujourd'hui, après une lutte corps à corps avec des Roches et ma course à travers la campagne, il a fallu combattre à l'assaut. Mon corps est accablé, épuisé, brisé ! La fatigue des combats use la vie comme le temps use le bronze et le marbre ; il faut donc que j'accorde à mes membres un repos nécessaire... O Dieu ! veille sur mon jeune maître et détourne de lui les projets des méchants ! *(Il se retire vers le fond pour sortir et s'arrête en disant à haute voix :)* Sentinelles !... veillez !...

(La sentinelle répète, et on entend le même cri se répéter au loin en diminuant. Le troubadour sort.)

SCÈNE VII.

La SENTINELLE, DES ROCHES.

(La sentinelle se promène quelques instants, tourne autour des tentes et disparaît. — Nuit presque complète.)

DES ROCHES

(entre avec précaution par le premier plan de gauche, se glisse le long d'une tente, et regarde autour de lui. A part.)

Prudence !... n'allons pas nous fourrer dans le guépier !

(Il se cache, derrière un tronc d'arbre, mais reste en vue du public.)

LA SENTINELLE

(reparaissant).

Que cette nuit est calme et silencieuse !... Et ce camp, tout à l'heure si animé, comme tout y repose maintenant avec assurance ! Veillons cependant.

DES ROCHES

(à part).

Puisse la peste t'étouffer, maudit gardien !

LA SENTINELLE.

J'ai soif !

(Des Roches gagne la droite à pas de loup. — Apercevant à sa portée une cruche abandonnée à droite.)

DES ROCHES.

Ah !...

(Il se courbe, tend la main, et verse dans la cruche une fiole qu'il a tirée de son sein ; il regagne la gauche.)

LA SENTINELLE.

O fortune ! un broc de vin ! serait-il vide ?... (*Il le prend.*)
Non ! (*Il boit.*) Il est bon !

DES ROCHES

(*à part.*)

Tu dormiras bientôt, toi !

(*Un silence.*)

LA SENTINELLE

(*remonte la scène et regarde au loin à droite.*)

Mais voici un banc auprès de cette tente, là-bas. Si j'allais m'y asseoir ?... je me fatiguerais moins et je garderais aussi bien. D'ailleurs, tout le monde dort.

(*Un silence. La sentinelle disparaît.*)

DES ROCHES

(*entrant tout à fait*)

M'y voilà !... Il ne m'a point vu !... Voyons... que faire ?... Assurons-nous d'abord... (*Il remonte à pas de loup, regarde de tous côtés, puis redescend.*) Le roi Jean m'a promis de me rejoindre ici... il tarde beaucoup... aurait-il oublié ?... Patience... et surtout prudence !... (*Il va pour se cacher et s'arrête tout d'un coup.*) Ah ! qui vient là ?...

SCÈNE VIII.

DES ROCHES, JEAN-SANS-TERRE (*enveloppé d'un manteau.*)

JEAN

(*bas.*)

Me voici ! Es-tu prêt ?...

DES ROCHES.

Ah ! sire !... c'est vous ?... mais...

JEAN.

Eh bien ! qu'y a-t-il ? parle vite !...

DES ROCHES.

Je ne sais pourquoi... je tremble !...

JEAN.

Que crains-tu ? Personne ne t'a vu ..

DES ROCHES.

Non, sire, mais... vous ne m'avez pas dit ce que vous vouliez faire d'Arthur Vous ne le tuerez pas au moins ?...

JEAN.

Dieu m'en garde !...

DES ROCHES.

Mais qui me garantira votre parole ?...

JEAN.

Te faut-il un serment ? Je te jure par la mémoire de mon père qu'il ne sera fait aucun mal à Arthur, ni aux seigneurs qui seront pris avec lui.

DES ROCHES.

Et si vous violez votre serment ?...

JEAN.

Alors malédiction sur moi ! Mes vassaux seront déliés de mon obéissance, et tu pourras me proclamer félon, imposteur et perfide...

DES ROCHES.

Mais, je ne pourrai pas seul...

Arthur de Bretagne.

JEAN.

J'ai là des hommes d'armes tout prêts à te porter secours. Je vais les chercher. Et maintenant, voici pour toi, maître... *(Il lui tend une bourse.)* Va, va !

(Il sort à gauche.)

SCÈNE IX.

DES ROCHES *(seul),*

(puis deux hommes enveloppés de manteaux.)

DES ROCHES

(serrant la bourse.)

O magique talisman !... tu payes largement mes sacrifices !... tu dissipes toutes mes inquiétudes. *(Les deux hommes paraissent, de gauche.)* Suivez-moi, vous autres ! Silence, surtout.. *(Ils s'avancent vers la tente d'Arthur. — Au moment d'y entrer, des Roches se retourne subitement.)* Ah ! et le bâillon ? *(Un des hommes montre un mouchoir.)* C'est bien !...

(Ils entrent dans la tente. — Un silence. — On entend au loin : Sentinelles, veillez !)

SCÈNE X.

DES ROCHES, ARTHUR.

ARTHUR

(à l'intérieur.)

Qui va là ?... *(Un silence.)* Qui va là ?... Ah ! trahison ! à moi !

(Des Roches et ses sicaires l'entraînent bâillonné hors de la tente et disparaissent avec lui, à gauche.)

SCÈNE XI.

Le TROUBADOUR, DE ROHAN, ALAIN, MALES-TROIT. *(Soldats accourant en désordre, à droite.)*

LE TROUBADOUR.

Qu'y a-t-il ?... Ah !... malédiction !...

DE ROHAN.

Alerte, Messires, nous sommes trahis !

ALAIN.

Sus aux lâches ! à la rescousse !

TOUS.

A la rescousse ! alerte ! aux armes !

LE TROUBADOUR,

(qui a cherché activement autour des tentes à gauche.)

Par l'enfer ! j'en tiens un du moins ! *(Il arrache Jean-sans-Terre de sa cachette. Tirant sa dague.)* Qui es-tu ?

JEAN.

Satan ! *(Il repousse le troubadour.)* A moi, mes gardes !

(Il rejette son manteau et tire l'épée. — Des soldats anglais paraissent autour de lui.)

LE TROUBADOUR.

C'est Jean-sans-Terre ! à mort ! tue ! tue !

(Lutte corps à corps au milieu des cris. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME. (1)

Le théâtre représente une salle d'architecture sévère. A gauche une porte. A droite deux portes, la première donnant sur une galerie, la deuxième conduisant dans les autres salles de la tour. Au fond grande fenêtre ouverte avec balcon en saillie (*praticable*) donnant sur une rivière. Une table à droite, premier plan.

SCÈNE I.

ARTHUR, LYONNEL, puis HUBERT.

(*Arthur au fond du théâtre, appuyé contre la fenêtre. Lyonnel, assis sur le devant de la scène, tient un gros livre sur ses genoux.*)

LYONNEL

(*syllabant et anonant*)

« Dans ce temps-là Nabuchodonosor... » (*S'arrêtant.*) Quel grand nom!... « roi de Babylone, ayant offensé Dieu, fut changé en bête... » (*S'arrêtant.*) Il y a bien des gens qui n'ont pas ça à craindre, n'est-ce pas, Arthur?...

ARTHUR

(*à lui-même.*)

Depuis huit jours je ne l'ai pas revu ! Reviendra-t-il ?

LYONNEL.

C'est joliment ennuyeux la lecture, surtout quand on ne sait pas lire ; continuons... « changé en bête et condamné pendant sept ans à vivre d'herbes... » Il devait être bien maigre ! d'herbes... ah ! d'herbes... ça veut dire qu'il ne mangeait que de la salade.

1. Ce quatrième acte n'est que la reproduction modifiée d'une comédie en un acte, de M. R. Listener, sous le titre Arthur de Bretagne. Éditeur Fournant, à Paris.

QUATRIÈME ACTE, SCÈNE I

85

ARTHUR

(*à lui-même, descendant la scène.*)

M'aurait-il oublié ?

LYONNEL.

C'est une drôle d'histoire. (*On entend un son de trompe.*) Qu'est-ce que cela signifie ? Qui peut venir si matin dans ce vieux château ?...

HUBERT

(*paraissant à la porte de la galerie de droite.*)

J'ai entendu le son du cor !... Serait-ce déjà le message que j'attends ?...

LYONNEL.

Ah ! voilà papa !... Bonjour, père.

HUBERT.

Bonjour, Lyonnel... Déjà levé, prince Arthur ?

ARTHUR.

Oui, Hubert !

HUBERT.

Toujours triste ! Par saint Dunstan ! avez bon espoir... J'ai écrit au roi d'Angleterre, votre oncle, et j'ose croire que cette fois sa réponse sera favorable.

ARTHUR.

Dieu le veuille ! mais je ne l'espère plus ! Depuis six mois qu'il me retient prisonnier dans cette vieille tour de Falaise... Sans vous, Hubert, sans l'amitié de mon cher Lyonnel, je n'aurais pu supporter cette cruelle existence, je serais mort !

LYONNEL.

Méchant !

ARTHUR.

Peut-être cela eût-il mieux valu que de vivre ainsi, loin de mon pays et de mes fidèles Bretons.

LYONNEL.

Veux-tu bien te taire, Arthur?... Et nous, est-ce que nous ne sommes pas là pour te consoler?...

HUBERT.

Allons, prince, chassez ces idées : tout ira bien. Philippe-Auguste a envoyé au roi Jean une ambassade à votre sujet... Espérez... Moi, je vais voir quel est l'étranger dont on vient d'annoncer l'arrivée dans le château. Au revoir, prince, à tantôt.

(Fausse sortie.)

LYONNEL.

(à Hubert qui sort.)

Eh bien ! et moi?... Oh ! le vilain papa qui ne m'embrasse seulement pas ! *(Il fait la moue.)* Bon !...

HUBERT.

Espiègle ! *(Il l'embrasse.)* Allons, étudie bien.

LYONNEL.

(le suivant.)

Où, papa ! où, papa !

(Hubert sort à droite.)

SCÈNE II.

LYONNEL, ARTHUR.

LYONNEL.

(jetant son livre sur la table.)

Ah ! bien oui, étudier!... Tiens !..

ARTHUR.

Que tu es heureux, Lyonnel !.. comme ton père t'embrassait tout à l'heure !.. comme il t'aime !

LYONNEL.

Oh ! je l'aime bien aussi... Dame ! il fait tout ce que je veux.

ARTHUR.

Moi, personne ne m'aime depuis que j'ai perdu ma mère...

LYONNEL.

Par exemple ! et moi ?...

ARTHUR.

Oh ! ce n'est pas la même chose..., cher Lyonnel ; tu es encore trop jeune pour comprendre cela...

LYONNEL.

Mais n'as-tu pas entendu ce que disait mon père ?... Le roi Jean, ton oncle, te rendra bientôt la liberté.

ARTHUR.

Me rendra-t-il mon duché de Bretagne, et le trône d'Angleterre, qui m'appartient comme à l'héritier de mon oncle Richard, mort au siège de Chalus ?... Non, la seule espérance que j'avais, c'était la fuite...

LYONNEL.

Tu voulais nous quitter ?... Ah ! c'est juste... pardon... Mais alors, pourquoi ne pas essayer ?...

ARTHUR.

C'est déjà fait !..

LYONNEL.

Vrai ! conte-moi donc ça ..

ARTHUR.

Ce n'est qu'un fol espoir auquel je ne crois plus maintenant... Écoute : il y a quinze jours à peu près... j'habitais alors ta chambre... celle qui donne sur la campagne... De ma fenêtre je remarquai un vieillard qui, chaque jour, venait s'asseoir près des fossés, et là passait des heures entières à regarder cette vieille tour... Il m'aperçut. A ma vue, il se leva vivement, et, par ses signes, il me fit comprendre qu'il était là pour moi... J'essayai de lui parler, mais ma voix ne put arriver jusqu'à lui.

LYONNEL.

Pourquoi ne pas lui écrire ?

ARTHUR.

Le pouvais-je sans plume, sans parchemin ? Il s'éloigna, et ce fut alors seulement que je me souvins de la croix d'or que ma mère m'avait donnée... Pauvre bonne mère !... Sur cette croix j'inscrivis avec un stylet mon nom, le lieu de ma captivité, et j'attendis le lendemain... Que cette nuit fut longue !... Le vieillard ne parut pas... J'attendis ainsi trois jours et trois nuits dans une angoisse mortelle... Enfin, le quatrième jour, je revis l'étranger mystérieux assis à la même place. Je lui jetai ma croix, il la saisit !...

LYONNEL.

Ça en valait bien la peine, une croix d'or !

ARTHUR.

Il la considéra quelques instants avec émotion, puis, la portant à ses lèvres, il se mit à genoux, comme s'il remerciait Dieu... Il s'éloigna après m'avoir fait de la main un signe d'adieu.

LYONNEL.

Et depuis ?...

ARTHUR.

Je ne l'ai point revu !...

LYONNEL.

Ah ! le vieux traître ! il aura vendu la croix à un juif... Mais non... plutôt, il aura été la porter au roi Philippe-Auguste... et cette ambassade dont mon père parlait !...

ARTHUR.

Oh ! s'il était vrai !...

LYONNEL.

Chut ! chut ! voilà mon père qui revient... Gare la leçon !... Je me sauve par le petit escalier de la cour.

(Il sort à gauche, 3^e plan.)

SCÈNE III.

ARTHUR, HUBERT.

ARTHUR.

Eh bien, Hubert, quel était cet étranger ?

HUBERT

(montrant la croix).

Prince, reconnaissez-vous ceci ?

ARTHUR.

Ciel ! ma croix !...

HUBERT.

Ah ! vous la reconnaissez donc ?...

ARTHUR.

Pourquoi le nier ?... cette croix est la mienne... elle me fut donnée par ma mère...

HUBERT.

Et ces mots : « Je suis Arthur... injustement privé de ma liberté, » Arthur, duc de Bretagne et roi d'Angleterre ! » Les avez-vous écrits ?...

ARTHUR.

Oui, Hubert, mais qui vous a remis ... ?

HUBERT.

Ceux mêmes que vous espériez gagner à votre cause.

ARTHUR.

Ciel !...

HUBERT.

Ainsi donc vous me trompiez ! vous abusiez de la liberté que je vous laissais dans ce château pour vous enfuir !

ARTHUR.

N'en avais-je pas le droit ?...

HUBERT.

Mais moi, j'avais répondu de vous au roi Jean... sur mon honneur !...

ARTHUR.

Sur votre honneur ! c'est un serment que votre maître ne pourrait comprendre.

HUBERT.

Oh ! ne raillez pas, prince ; je pourrais user de rigueur envers vous, et, d'après les ordres du roi, vous enfermer dans un cachot où la lumière du soleil n'arriverait pas jusqu'à vous.

ARTHUR.

Faites-le ! mon oncle vous en récompensera.

HUBERT.

Je ne le ferai pas, Monseigneur, car je suis un soldat et

non pas un geôlier... ; mais promettez-moi sur votre parole de noble et de prince de ne pas chercher à sortir de cette tour, et je vous laisserai la même liberté qu'auparavant.

ARTHUR.

Un pareil serment ? jamais, Hubert, jamais ! je ne veux pas engager ma liberté, je ne dois pas... la bonté de Dieu m'a fait naître heureux et libre ; c'est l'injustice des hommes qui m'a rendu captif et misérable.

HUBERT.

Monseigneur !...

ARTHUR.

Vous avez réclamé ma parole de prince ; à mon tour moi, je réclame la vôtre... Sur votre honneur de chevalier, Hubert, si vous étiez à ma place, ce que vous me proposez, le feriez-vous ?...

HUBERT.

Par mon épée ! je refuserais... Mais, prince, je suis un homme, moi ; je puis supporter la douleur... tandis que vous, pauvre enfant !... Oh ! que votre oncle m'ôte bientôt l'honneur de vous garder et me rende mon serment ! mon devoir est aujourd'hui trop pénible !...

SCÈNE IV.

HUBERT, ARTHUR, LYONNEL

(cachant une colombe, venant de gauche, 3^e plan).

LYONNEL.

Père, il y a en bas un vieillard qui veut vous parler ; on le nomme Lélío...

HUBERT.

Ah ! Léo, le sorcier... c'est bien...

LYONNEL.

Un sorcier !... Au fait, j'aurais dû m'en douter à son costume.

HUBERT.

Je vais le conduire ici moi-même.

(Il sort à gauche, 3^e plan.)

SCÈNE V.

ARTHUR, LYONNEL.

ARTHUR

(à part).

Trahi par ceux à qui je m'étais confié !...

LYONNEL.

Maintenant, en avant la surprise... Arthur, devine un peu ce que je t'apporte ?... Tiens, regarde.

ARTHUR.

Une colombe !... qu'elle est jolie !... vois donc comme elle tremble !

LYONNEL.

N'est-ce pas qu'elle est gentille ? Eh bien ! si elle te plaît, tant mieux, car c'est pour toi que je l'ai achetée.

ARTHUR.

Vraiment ?...

LYONNEL.

Oui, d'une espèce de paysan breton, à ce qu'il m'a dit.

ARTHUR.

Un Breton ?

LYONNEL.

Il avait un air tout drôle en me disant dans son jargon que ça pourrait bien faire plaisir à quelque prisonnier. A ce mot j'ai pensé à toi, et je me suis dit : « Mon cher Arthur n'a que moi pour camarade et pour ami... mais je ne suis pas toujours là... il faut que j'aille étudier... il se peut que je le quitte un jour... alors il sera seul, il s'ennuiera, il ne pensera plus à son petit Lyonnel au lieu qu'à présent... »

ARTHUR.

Bon petit cœur !...

LYONNEL.

Si tu savais comme ce pauvre oiseau faisait des mines tout à l'heure !... il criait que c'était un plaisir... Tiens, tu vas voir... Cui ! cui !... Eh bien ! il ne bouge plus ?... Il ne veut plus rien dire ?... Allons, seulement un peu... Est-ce qu'il le fait exprès ? Eh bien ! mais c'est un serin que cette colombe !... Pauvre oiseau, il a l'air tout triste !...

ARTHUR.

C'est que lui aussi il est privé de sa liberté... il souffre sans doute d'être séparé de ceux qu'il aime... il ne peut plus parcourir gaiement la campagne !...

LYONNEL.

C'est vrai, je n'y avais pas songé... Je n'avais songé qu'à toi.

ARTHUR.

Pauvre colombe ! et je la priverais de ce bonheur ! Je sais trop ce qu'on souffre ainsi !... Donne-la-moi, mon petit Lyonnel.

LYONNEL.

Que vas-tu faire ?

ARTHUR.

Lui rendre la liberté !... En la voyant reprendre son vol vers le ciel, je me dirai qu'un jour DIEU fera peut-être pour moi ce que je fais aujourd'hui pour cette innocente créature.

LYONNEL.

Oh ! oui, tu as raison... tu as toujours raison... Tiens, attends, voilà justement le marchand qui traverse la Seine en bateau.... Holà ! Hé !..

(Il va à la fenêtre et tourne le dos à Arthur, resté sur le devant de la scène).

ARTHUR

(à la colombe qu'il tient).

Adieu, ma jolie prisonnière ; plus heureuse que moi, vous allez être libre... Que ne puis-je m'envoler sur vos belles ailes blanches... et fuir avec vous ce vilain château !... Que vois-je ? un écrit caché sous son aile ! (Il lit.) « Prince Arthur... ayez bon espoir, Philippe-Auguste ne vous a pas oublié ; votre croix est entre des mains amies. » (Parlant.) Que signifie... ?

LYONNEL

(à la fenêtre).

Il ne m'entend pas... Holà !

ARTHUR.

Ma croix est entre des mains amies ! oh ! je m'y perds... (Lisant.) Écrivez-moi par le même moyen... Cet oiseau me rapportera votre réponse. Dans quelques jours peut-être nous serons maîtres de ce château. Signé Kéroman. » Le gouverneur de mon château de Rennes !

LYONNEL

(revenant en scène).

Il ne m'a pas entendu... (A Arthur.) Eh bien ! tu vas donner la volée à notre pauvre prisonnière ?...

ARTHUR.

Oui, oui, dans un instant... Quel bonheur !.. Cher Lyonnel, si tu savais !... je n'ai jamais été si heureux ! Bon Lyonnel, chère petite colombe !... Allons écrire la réponse.

(Ils sortent vivement à gauche, 2. plan.)

SCÈNE VI.

HUBERT, le TROUBADOUR sous le nom de LÉLIO
(venant de gauche).

HUBERT.

C'est un grand service que vous m'avez rendu, Lélío ; si cette croix était tombée en des mains moins fidèles, le prince Arthur s'échappait et j'étais déshonoré.

LE TROUBADOUR.

J'ai fait mon devoir !

HUBERT.

Quelle récompense demandez-vous ?

LE TROUBADOUR.

Aucune ; j'obéis à une volonté mystérieuse et sacrée... Je suis envoyé auprès du roi Jean par le savant maure Ben-al-Raschid, mon frère et mon maître en l'art de la divination.

HUBERT.

Quoi ! vous seriez le frère de ce savant astrologue, dont

on m'a parlé si souvent, et qu'il a envoyé consulter pour connaître sa destinée et celle de son neveu Arthur?

LE TROUBADOUR.

Oui, Messire Hubert de Burg, et c'est la réponse de Ben-al-Raschid que j'apporte à votre maître.

HUBERT.

Allons, soyez le bienvenu parmi nous... et puisse votre présence être également favorable à tous ceux qui habitent ce château. (*A part.*) Pauvre Arthur!

LE TROUBADOUR.

Je l'espère.

HUBERT.

Malheureusement le roi Jean n'est pas en France en ce moment, et, aux approches de la guerre prête à éclater entre lui et le roi Philippe-Auguste, vous pourrez difficilement vous rendre en Angleterre.

LE TROUBADOUR.

Le roi Jean n'est pas en France? qu'en savez-vous?

HUBERT.

Comment?

(*On entend le son du cor.*)

LE TROUBADOUR.

Entendez-vous ce signal?... Il annonce l'arrivée d'un étranger dans ces murs.

HUBERT.

Eh bien?

SCÈNE VII.

Les MÊMES, LYONNEL, puis JEAN-SANS-TERRE sous le nom de AMYAS MAUBRAY.

(*Lyonnel et Jean viennent de droite.*)

LYONNEL.

Père, un envoyé de Monseigneur le roi demande à être introduit près de vous.

HUBERT.

Ah! sans doute la réponse que j'attends.

LYONNEL.

Il se nomme Amyas Maubray.

LE TROUBADOUR

(*à part.*)

C'est lui!

HUBERT.

Amyas Maubray! l'âme damnée du roi! ceci ne présage rien de bon... Eh bien, qu'il entre.

LYONNEL

(*à la porte.*)

Par ici, Messire.

JEAN

(*en dehors.*)

Merci, gentil page...

HUBERT.

Cette voix! je ne me trompe pas...

LE TROUBADOUR.

Regardez!...

HUBERT.

C'est le roi lui-même! (*Au Troubadour.*) Mais qui donc a pu vous apprendre?...

Arthur de Bretagne.

LE TROUBADOUR.

Bientôt vous le saurez.

(Hubert regarde fixement le troubadour qui, du geste, lui montre le roi Jean, qui entre précédé de Lyonnell.)

JEAN

(entrant).

Quel est donc ce petit lutin qui m'a si bien conduit jusqu'ici?

HUBERT.

Monseigneur... Messire Amyas Maubray... c'est mon fils.

JEAN.

Votre fils, Hubert?... je vous en félicite ; il y a de l'avenir dans cette tête-là ! Quel est ce vieillard ?

HUBERT.

Lélio... frère du maure Ben-al-Raschid.

JEAN

(vivement).

Ah ! je sais... c'est bien ; tout à l'heure je lui parlerai ; mais restez, Hubert, et qu'on nous laisse seuls.

LE TROUBADOUR

(à part).

C'est encore un combat !... combinons bien notre attaque.

(Il sort à droite avec Lyonnell.)

SCÈNE VII.

HUBERT, JEAN-SANS-TERRE.

HUBERT.

Vous ici, Monseigneur ? quelle imprudence !... Si vous étiez reconnu ?...

JEAN.

Bon ! qui diable ira chercher le roi d'Angleterre sous l'humble costume de son chambellan Maubray ?... Cette garnison est composée tout entière des vassaux du comte d'Évreux ; d'ailleurs, mon sort dépend peut-être de cette démarche.

HUBERT.

Que voulez-vous dire ?

JEAN.

Ignore-tu que le roi de France, en sa qualité de seigneur suzerain pour mes provinces de Normandie, de Poitou, d'Anjou et d'Aquitaine, m'a fait citer devant la cour des pairs comme coupable de haute trahison envers lui ?

HUBERT.

Quoi ! est-ce possible ?

JEAN.

C'est très possible ; seulement mon cousin Philippe-Auguste pourra m'attendre longtemps. Le danger, pour moi, n'est pas dans cette ridicule sommation... le danger est ici...

HUBERT.

Comment ?...

JEAN.

Cet enfant...

HUBERT.

Eh bien ?...

JEAN.

Est la cause de la guerre qui se prépare.

HUBERT.

Il est vrai ...

JEAN.

Que ses droits prétendus à la couronne d'Angleterre ne servent plus de prétexte à la sédition, que son nom cesse d'être un cri de ralliement pour la révolte, et je n'ai plus rien à craindre.

HUBERT.

Alors, que prétendez-vous faire ?...

JEAN

(après un silence).

C'est justement ce que j'allais te demander.. à toi, mon féal ; que me conseilles-tu ?

HUBERT.

Moi ?..

JEAN.

Oui, parle franchement, Hubert. Entre Arthur et moi la lutte doit cesser... il faut que l'un des deux cède ses droits à l'autre. Et ce ne sera pas moi, certes ! Tu dois me comprendre, Hubert... (Silence.) Serais-je encore roi d'Angleterre...?

HUBERT.

Ah ! Monseigneur, je comprends tout ; mais si votre dessein est de faire périr Arthur, votre neveu... oui, votre neveu... ôtez-moi la garde de ce château... laissez-moi sortir d'ici le front levé et les mains pures... car, souillé d'un tel crime, je n'oserais plus embrasser mon enfant !..

JEAN.

Hubert !..

HUBERT.

Retenez Arthur captif, mais laissez-le vivre ; vivant, le peuple l'oubliera ; mort, il s'en souviendrait pour le venger.

JEAN.

Tu es fou ?.. t'ai-je dit cela ?.. J'espère, au contraire, lui pouvoir rendre bientôt la liberté.

HUBERT.

Quoi, Monseigneur..?

JEAN.

Mais il faut que je le voie, que je lui parle... Si je le trouve docile à ce que je lui demanderai, dès ce soir il sortira de ce château ; va annoncer au duc de Bretagne que sire Amyas Maubray, envoyé par son oncle, désire lui parler... Il n'a jamais vu sire Amyas Maubray, tu comprends ?

HUBERT.

Oh ! merci, merci, Monseigneur ! j'y vais...

JEAN.

Fais venir en même temps Bertram, capitaine de mes gardes.

(Hubert sort à droite.)

SCÈNE IX.

JEAN-SANS-TERRE

(seul, regardant sortir Hubert).

Niais ! Arthur est faible, abattu par la souffrance, il cédera... une renonciation solennelle de ses droits, et je suis encore roi d'Angleterre ! Mais s'il refuse, je n'hésite plus... Cette compassion d'Hubert m'est suspecte ; prenons nos précautions.

SCÈNE X.

JEAN, BERTRAM, HUBERT, ARTHUR.

JEAN.

Ah ! mon fidèle Bertram !

(Il lui parle bas.)

HUBERT

(bas à Arthur).

Gardez-vous de lui faire voir que vous le connaissez.

ARTHUR

(bas).

Ne craignez rien.

HUBERT

(haut à Arthur).

Prince, voici Messire Amyas Maubray.

JEAN.

Hubert, laissez-nous...

ARTHUR

(un peu effrayé).

Vous sortez, Hubert ? vous me laissez seul ?

JEAN.

Dans un instant je le rappellerai.

(Bertram et Hubert sortent à droite.)

SCÈNE XI.

JEAN, ARTHUR.

ARTHUR

(à part).

La colombe est partie avec la réponse. Avant peu, sans doute, je serai libre.

JEAN.

C'est donc là mon ennemi ! *(Silence. Arthur se tient à l'écart, examinant Jean, qui cherche à prendre un air froid et respectueux.)* Monseigneur !

ARTHUR

*(à part).*Voilà donc mon persécuteur ! *(Haut.)* Messire Amyas Maubray, vous venez sans doute m'apprendre quelles sont les intentions de mon oncle à mon égard ?

JEAN.

C'est lui, au contraire, prince, qui vous demande par quels conseils perfides vous avez pris les armes contre lui et vous vous êtes ligué avec Philippe-Auguste son ennemi.

ARTHUR.

Le roi de France a toujours été mon protecteur ; c'est lui qui a été mon parrain de chevalerie... Il avait promis à ma mère Constance de soutenir mes droits.

JEAN

(vivement).

Des droits ? vous n'en avez aucun.

ARTHUR.

Alors, que veut mon oncle ?

JEAN.

Que, par une renonciation écrite de votre main et solennellement publiée en France, en Angleterre, en Écosse et dans les provinces révoltées, vous abdiquiez vos prétentions à la couronne d'Angleterre.

ARTHUR.

Et si j'accepte les propositions de votre maître, Messire Amyas ?

JEAN.

Vous serez libre ; le roi d'Angleterre, oubliant votre folle révolte, vous rétablira dans votre duché de Bretagne et vous accordera sa protection.

ARTHUR.

Sa protection !... Et si je refuse ses offres brillantes, Messire Maubray ?

JEAN.

Ah ! malheur à vous alors ! n'espérez de lui ni pardon ni merci : ce sera une guerre sanglante.

ARTHUR.

Eh bien, soit ! Dites à mon oncle que je me souviens de ma chère devise : Plutôt la mort que la souillure ! et j'ajoute : Mieux vaut la guerre que la honte !

JEAN

(s'oubliant).

Tu es un fou ! un insensé !

ARTHUR

(fièrement).

Sire Amyas Maubray, vous oubliez à qui vous parlez !

JEAN

(à part).

Imprudent ! *(Haut.)* Vous oubliez vous-même, prince Arthur, ce que vous êtes et où vous êtes !

ARTHUR.

Où je suis ? je suis en prison, captif par la trahison du frère de mon père, de celui qui aurait dû me protéger. Ce que je suis, Messire Amyas Maubray, je suis duc de Bretagne du chef de ma mère... L'Anjou, l'Aquitaine, le Poitou et la Normandie m'appartiennent. Enfin, je suis roi d'Angleterre comme héritier de mon père Geoffroy et de mon oncle Richard Cœur-de-Lion.

JEAN.

Mensonge !

ARTHUR.

Ne dites pas cela ! ces droits sont incontestables, Messire, car ils ont été reconnus par le roi Richard lui-même en Sicile, à son départ pour la Terre-Sainte, et proclamés de son vivant en Angleterre et en Écosse par le vénérable évêque d'Ély ; ni les cachots, ni les tortures, ni la mort même ne m'y feront renoncer ! Oui, tout à l'heure j'étais faible et tremblant devant vous, mais le souvenir des injustices de votre maître m'a rendu tout mon courage.

JEAN

(réprimant un mouvement de colère).

Oui-dà ! puisque la prison vous plaît tant, vous y resterez, beau sire.

ARTHUR.

Pensez-y bien : vaincu aujourd'hui, demain je puis redevenir vainqueur... Tant que j'ai pu espérer en la justice de mon oncle, je n'ai fait que supplier ! Mais que votre maître se souvienne du temps où lui aussi était faible et proscrit ; où, repoussé par son père Henri II et exilé de la cour, son dénûment lui faisait donner le nom de Jean-sans-Terre.

JEAN

(à part).

Quels souvenirs !

ARTHUR.

Un crime l'a placé sur le trône, il n'y peut rester longtemps ; le roi Philippe, le digne frère d'armes de Richard, vient à mon secours ; déjà son armée occupe cette province. Bientôt je serai libre, je serai puissant, et alors, à mon tour, moi aussi je dirai : Malheur au roi Jean !

JEAN.

Insensé ! que ces paroles de malédiction retombent sur votre tête !... Va, crois-moi, achète plutôt la paix par ta soumission au roi d'Angleterre, demande-lui grâce... et

tremble qu'il ne soit pas trop tard ! Ce sont là les dernières paroles de mon maître.

(Il fait un pas pour sortir.)

ARTHUR.

Arrêtez !... votre maître !.. eh bien ! à vous qui le représentez si bien, je parlerai comme s'il était ici, à votre place, et je dirai : Vous m'avez cru bien lâche pour m'offrir ainsi le choix entre le déshonneur et la mort, et penser que j'accepterais le déshonneur !... Est-ce parce que le même sang coule dans nos veines ?

JEAN.

Prince !

ARTHUR.

Mais ce sang est aussi celui de Geoffroy et de Richard, deux nobles chevaliers. Accepter ton amitié, croire à tes serments ! mais tu les as violés ! Te demander grâce à toi, Jean, mauvais fils, qui t'es trois fois révolté contre ton père, mort en te maudissant ; à toi, mauvais frère, qui as retenu mon oncle Richard dans les prisons du duc d'Autriche, et qui, plus tard, à son retour de Palestine, as envoyé des assassins pour l'égorger dans la forêt de Serwood ! Croire à ton honneur ! Jean, ami parjure, qui dans Évreux a trahi tes complices pour obtenir ta grâce ! Me fier à toi, chevalier déloyal, qui, malgré la foi jurée et la promesse faite par serment à Guillaume des Roches, m'as jeté dans cette prison et as fait périr, dans les tortures de la faim, au château de Corfe, vingt-deux seigneurs pris avec moi au siège de Mirebeau !

JEAN

(hors de lui.)

Assez ! assez !

ARTHUR.

Te demander grâce ! Oh ! non, non ; cette infamie me rendrait digne de ton amitié !... je n'en veux pas.

JEAN

(s'élançant sur lui.)

Traître !...

ARTHUR.

Ah !

JEAN.

A genoux ! à genoux ! enfant !

ARTHUR.

Laissez-moi ! vous n'êtes pas le roi, vous ; pourquoi cette fureur ?... Vous n'avez pas commis tous ces crimes ?

JEAN

(à part avec rage.)

Il mourra !... *(Haut.)* Hubert !.. *(A part.)* Contenons-nous.

SCÈNE XII.

JEAN, ARTHUR, HUBERT *(venant de droite.)*

JEAN.

Hubert, dans une heure je retourne en Angleterre... rendre compte de ma mission à mon maître, au roi d'Angleterre, et lui apprendre la docilité avec laquelle son noble neveu accueille ses propositions.

(Fausse sortie.)

HUBERT.

Qu'avez-vous fait ?...

ARTHUR.

Je me suis vengé d'un lâche.... Regardez-le.... il tremble de fureur.

JEAN

(prêt à sortir).

Hubert, allez prévenir Lélío de se rendre ici, il faut que je lui parle. *(A part.)* C'est lui qui me vengera.

(Il sort par la première porte de droite avec Hubert.)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, LYONNEL.

ARTHUR.

Ah ! je brave sa fureur !... Lyonnel !

LYONNEL

(entrant).

Arthur ! Arthur ! voici notre colombe, elle est revenue.

ARTHUR.

Ah ! la réponse... donne, donne ; je suis sauvé... Rien !...

LYONNEL.

C'est la lettre que tu cherches ?

ARTHUR.

Comment, tu sais ?...

LYONNEL.

C'est moi qui l'ai découverte sous son aile au moment où elle est venue s'abattre sur mon épaule.

ARTHUR.

Eh bien ! cette lettre ?...

LYONNEL.

Je ne l'ai plus !

ARTHUR.

Ciel !...

LYONNEL.

C'est le capitaine Bertram qui l'a prise.

ARTHUR.

Bertram !.. qu'as-tu fait, malheureux ?

LYONNEL.

Après l'avoir lue, Bertram est allé parler à messire Amyas Maubray.

ARTHUR.

Tout est découvert !

LYONNEL.

Est-ce que j'ai mal fait de lui donner cette lettre ?...
Dam ! si j'avais su mieux lire...

ARTHUR

(qui ne l'écoute plus).

Perdu ! perdu sans espoir !... Pauvre oiseau ! cause innocente de ma perte !

LYONNEL.

Par exemple ! si je savais ça, je l'étranglerais tout de suite.

ARTHUR

(à la colombe).

Va-t-en ! va-t-en ! ta vue me fait mal !

(Il va à la fenêtre.)

LYONNEL.

Eh bien ! tu la laisses partir ?...

ARTHUR.

Elle est libre maintenant, et moi captif ici... tandis que là-bas, de l'autre côté du rivage, la liberté m'attend !...
Mon Dieu !... mais que vois-je ?... un homme arrêté... il tient un arc dont il dirige la flèche de ce côté.

LYONNEL.

Un ennemi, sans doute.... Prends garde, Arthur, viens.
(Il prend Arthur par la main pour l'entraîner ; au même instant une flèche tombe sur la scène.)

TOUS DEUX.

Ah !...

ARTHUR.

Une flèche ! voyons ! des mots écrits... « L'heure est changée ; Philippe-Auguste, que nous croyions à Paris, est ci près de vous ; dans une heure vous serez sauvé ! »

LYONNEL.

Tiens, tiens !

ARTHUR.

Ah ! cette fois du moins la vengeance de mon ennemi sera trompée ; oh ! merci, mon Dieu ! c'est le bonheur qui revient.

LYONNEL.

Il est arrivé par un drôle de chemin, le bonheur !

SCÈNE XIV.

ARTHUR, LYONNEL, le TROUBADOUR (*venant de droite*).

LE TROUBADOUR

(*à lui-même*).

Le roi veut me parler... Que vois-je?... Arthur ?

LYONNEL

(*à Arthur*).

C'est le sorcier ; allons-nous-en.

LE TROUBADOUR

(*à part*).

Je n'ai que ce moment.. (*haut*). Prince !

LYONNEL

(*entraînant Arthur*).

Voilà messire Maubray, qui revient par ici.

ARTHUR.

Ce soir je ne le craindrai plus.

(*Arthur et Lyonnel sortent à gauche*.)

SCÈNE XV.

Le TROUBADOUR, JEAN-SANS-TERRE.

JEAN.

(*entrant vivement*).

Il le faut, il le faut !... il mourra ! oui, ce projet d'évasion me décide. (*Au Troubadour*.) Ah ! te voilà ? c'est bien.

LE TROUBADOUR.

Je me suis rendu aux ordres de Monseigneur.

JEAN.

Tu es envoyé par mon vénérable maître en astrologie ? ...

LE TROUBADOUR.

Oui, Monseigneur ; je suis son frère et son élève, et je me nomme Lélío.

JEAN.

Eh bien, Lélío... tu peux me rendre un service que je récompenserai en roi. Écoute : il est des breuvages que tu dois connaître... et qui portent avec eux la mort, non pas une mort soudaine et violente, mais une mort perfide, lente, ne laissant aucune trace de son passage, et glaçant une à une toutes les sources de la vie.

LE TROUBADOUR.

(*à part*).

Mon Dieu ! mon Dieu !

JEAN.

C'est un de ces poisons que je te demande ; tu dois m'entendre.

LE TROUBADOUR.

Avant de te répondre, Jean-sans-Terre, prends ce parchemin ; c'est l'arrêt de ta destinée et de celle d'Arthur écrit par mon frère lui-même.

JEAN.

Voyons !...

LE TROUBADOUR.

Ce poison, je puis te le donner ; mais la victime ?

JEAN.

Que t'importe ?...

LE TROUBADOUR.

C'est qu'il y a ici une créature humaine soumise aux mêmes destinées que toi, et dont l'existence est liée à la tienne.

JEAN.

Arthur ?

LE TROUBADOUR.

Au nom de la puissance divine qui m'inspire ... garde-toi d'attenter à ses jours... ce serait ta perte.

JEAN.

Serait-il vrai ?...

LE TROUBADOUR.

Tu pâlis !

JEAN.

Moi ?

LE TROUBADOUR.

Les influences célestes qui ont présidé à votre naissance à tous deux sont les mêmes ; vos destinées sont pareilles. Vous mourrez ensemble, et l'assassin suivra de près sa victime au tombeau.

JEAN

(qui a lu le parchemin).

Si ces lignes ne sont pas l'œuvre du mensonge, elles confirment tes paroles !... Quoi !... Arthur vivant après ces outrages ? Il m'aura humilié et il vivra ?.. Il faut qu'il vive... mais moi ?...

LE TROUBADOUR.

Toi, tu seras roi d'Angleterre et duc de Bretagne. Tu réuniras à ce beau royaume les riches provinces de la Normandie, de l'Anjou, de la Guyenne et du Poitou, du Maine et de la Touraine ; le pape Innocent III te proclamera lui-même, et Philippe-Auguste recherchera ton alliance.

JEAN.

Oh ! s'il était vrai !.. Mais Arthur ! qu'il vive donc ! mais marqué d'un sceau d'anathème qui l'exclue à jamais du trône d'Angleterre... Par quel moyen ?...

LE TROUBADOUR

(à part).

J'ai réussi.

LA VOIX D'ARTHUR

*(dans la coulisse).**(Air de la romance : j'attends)*

D'un prince aveugle qui vous prie,

Passants,

Écoutez la voix qui vous crie :

J'attends !

Le Sarrasin, dans sa colère,

O cieux !

A privé de votre lumière

Mes yeux.

JEAN.

Cette ballade... un prince aveugle, oh !...

LE TROUBADOUR

(à part).

La voix d'Arthur !...

JEAN.

C'est cela !... Merci, Arthur, merci ! tu viens de me dicter toi-même ton arrêt... Je vais trouver Hubert et je saurai bien le forcer à m'obéir !

(Il sort à droite.)

Arthur de Bretagne.

SCÈNE XVI.

Le TROUBADOUR, puis ARTHUR.

LE TROUBADOUR.

Il s'éloigne. Arthur sera sauvé, mais comment le prévenir ?... Je n'entends plus sa voix... Si je chantais le second couplet de cette ballade que j'ai répétée si souvent autrefois...

Pauvre enfant, calme tes alarmes ;
Vers toi
Va s'incliner l'ange des larmes ;
Crois-moi,
Sa main guidera sans faiblesse
Tes pas ;
Sa voix te parlera sans cesse
Tout bas.

LA VOIX D'ARTHUR

(dans la coulisse).

Passant, que mon triste sort touche,
Pourt Dieu !
Ah ! viens désaltérer ma bouche
En feu ;
Pour toi montera ma prière
Le soir,
Car ta voix m'a dit sur la terre :
Espoir !

LE TROUBADOUR.

Il m'a entendu !

ARTHUR

(entrant, venant de gauche).

Est-ce une illusion ? J'avais cru reconnaître... Le sorcier de ce matin ! mon cœur m'avait abusé...

LE TROUBADOUR

(à part).

Comme il est changé !...

ARTHUR.

De grâce, répondez... Est-ce vous dont je viens d'entendre la voix ?

LE TROUBADOUR.

Oui, prince ..

ARTHUR.

Qui vous a appris les paroles de cette ballade que je croyais seulement connue des troubadours bretons

LE TROUBADOUR.

Le troubadour Pontbriand. Je suis envoyé par lui.

ARTHUR.

Par lui ? oh ! *(Il s'avance vers lui, puis recule vivement.)*
Mais non, vous voulez me tromper, c'est encore une trahison du roi Jean... Personne ne s'intéresse à moi...

LE TROUBADOUR.

Personne ? oh ! ne parlez pas ainsi, prince ! Vous avez au ciel un protecteur qui veille sur vous et qui ne vous abandonnera jamais... C'est lui qui m'a fourni les moyens de pénétrer dans ce château pour vous dire : Arthur, du fond de votre prison, n'avez-vous donc jamais pensé que vous aviez un serviteur fidèle qui souffrait de toutes vos peines et qui avait juré à Mirebeau de partager vos fers ou de vous sauver ?

ARTHUR.

Que dites-vous ?

LE TROUBADOUR.

Grâce au ciel, j'ai tenu mon serment... car c'est moi, votre ancien troubadour.

ARTHUR

(lui prenant les mains).

Mon brave, mon fidèle ami ! quel dévouement !

LE TROUBADOUR.

Je viens vous délivrer... Il y a quinze jours, j'ignorais encore la prison que vous habitiez... mais votre croix tombée aux mains du comte de Kéroman m'a tout appris.

ARTHUR.

Quoi, c'était...?

LE TROUBADOUR.

Cette croix, par moi remise au gouverneur, n'ouvrit les portes de ce château... Plus tard je vous apprendrai comment j'ai pu réussir auprès du roi Jean... Dans quelques instants il quitte ces lieux, dans quelques instants Philippe entre dans ces murs.

ARTHUR.

Et c'est à toi que je devrai mon bonheur ?

LE TROUBADOUR.

Ce soir vous serez duc de Bretagne et roi d'Angleterre.

ARTHUR.

Ce soir je serai libre ? Oh ! mon royaume pour une heure de liberté !

LE TROUBADOUR.

Silence !...

SCÈNE XVII.

ARTHUR, le TROUBADOUR, HUBERT
(venant de droite).

HUBERT.

Messire Amyas Maubray veut vous parler, Lélío.

ARTHUR.

Lélío !

(*Jeu de scène. Arthur regarde avec étonnement le troubadour, qui lui fait un signe d'adieu, pendant qu'Hubert, dans le fond du théâtre, paraît triste et pensif.*)

LE TROUBADOUR.

Je me rends à ses ordres.

(*Il sort à droite.*)

SCÈNE XVIII.

HUBERT, ARTHUR.

(*Hubert regarde sortir le troubadour, puis, au moment où Arthur va pour sortir, il descend la scène.*)

HUBERT.

Restez, prince...

ARTHUR

(*gaiement.*)

Me voilà, Hubert.

HUBERT

(*à lui-même.*)

Allons ! il le faut... la vie de mon fils en dépend ; il le tuerait, l'infâme !

ARTHUR.

Que voulez-vous de moi, Hubert ?

HUBERT.

Vous avez violemment irrité le roi Jean ce matin... Craignez qu'il ne se venge.

ARTHUR.

N'est-il pas déjà vengé ?

HUBERT.

Oui !... (*A part.*) Comment lui dire... ? (*Haut.*) Prince, cette ballade que vous chantiez tout à l'heure parle d'un prisonnier...

ARTHUR.

Que son ennemi prive de la vue avec un fer rouge... affreux supplice ! n'est-ce pas, Hubert

HUBERT.

Et dans quel but ?

ARTHUR.

Pour l'empêcher de monter sur le trône... C'est une horrible histoire, arrivée jadis chez les Sarrasins d'outre-mer.

HUBERT.

Croyez-vous, prince, qu'un événement pareil ne puisse jamais arriver parmi nous ?

ARTHUR.

Chez des chrétiens ? c'est impossible !

HUBERT.

Cependant un ennemi outragé dans l'emportement de sa fureur ...

ARTHUR.

N'importe ! ce serait un lâche, un traître indigne de la chevalerie.... Il faudrait avoir l'âme du roi Jean.

HUBERT.

Silence !... silence !...

ARTHUR.

Mais pourquoi ces questions ?... Vous détournez la tête... que signifie ?... parlez donc !...

HUBERT

(sourdement après un silence).

Vous avez cruellement outragé le roi Jean.

ARTHUR

(vivement).

Et c'est lui ... ? Ah ! je comprends tout ... et il veut se venger, l'infâme ! Mais qui osera commettre un pareil crime ? ... quel chevalier portera la main sur son prince ? quel lâche frappera un enfant ?

HUBERT

(presque à genoux, d'une voix sourde).

Que Dieu et vous me pardonnent, monseigneur, c'est moi !

ARTHUR

(reculant).

Vous, Hubert, vous ? c'est impossible ! non ! vous que j'aimais !..

HUBERT.

L'existence de mon fils !..

ARTHUR.

Cela ne sera pas ! Et quel supplice, grand Dieu ! un fer rougi !... Mes pauvres yeux qui ne vous ont jamais regardé que pour sourire ! Un fer rouge !.. mais je me défendrai... Ah ! malheureux ! je n'ai pas d'armes ... Vous me tuerez ; oui, vous me tuerez, car je me défendrai jusqu'à la mort ?...

HUBERT.

Prince !...

ARTHUR.

Laissez-moi, laissez-moi. Perdre la vue ! quel supplice ! Au nom de votre fils, Hubert ! c'est infâme ! vous ne commettrez pas un pareil crime !

SCÈNE XIX.

HUBERT, ARTHUR, LYONNEL.

LYONNEL.

Grâce, mon père !..

Ensemble : $\left\{ \begin{array}{l} \text{HUBERT. — Mon fils !} \\ \text{ARTHUR. — Lyonnel !} \end{array} \right.$

HUBERT.

Éloigne-toi, enfant !...

LYONNEL.

Par pitié, père... ne faites pas de mal à Arthur.

HUBERT.

Va-t-en !...

LYONNEL.

Il n'a pas un père comme j'en ai un, moi, pour l'aimer et le défendre ... Il est seul ; je ne veux pas le quitter !... Arthur ! Arthur ! n'aie pas peur, j'ai du courage aussi... viens.. il n'osera pas te frapper dans mes bras !

HUBERT.

Que je souffre !...

ARTHUR.

Cher enfant !...

LYONNEL.

Père, pourquoi voulez-vous faire du mal à mon Arthur ?

HUBERT.

Parce que je ne veux pas que tu meures, toi, Lyonnel, car si je n'obéis pas ... le roi te fera mourir ... il l'a juré !...

LYONNEL.

Eh bien ! je partagerai son sort... Mais non, cela ne sera pas. Mon père, mon bon père ! vous le défendrez aussi... n'est-ce pas ? ... Oh ! fuyez grâce à Arthur !

ARTHUR.

Assez, Lyonnel ! pauvre enfant, je ne veux pas te perdre avec moi ... c'est à moi de mourir...

LYONNEL.

Non, c'est à moi.

ARTHUR.

Hubert, votre fils vivra : je suis résigné.

LYONNEL.

Arthur ! je ne veux pas ! et vous, mon père, puisque rien ne peut vous toucher, si vous faites un pas pour sortir, eh bien ! ... je me précipite de cette fenêtre.

HUBERT et ARTHUR.

Ah ! ...

ARTHUR

(retenant Lyonnel).

Lyonnel, à mon tour je ne veux pas !

LYONNEL.

(se débattant).

Laisse-moi ! laisse-moi !

HUBERT.

Oh ! ce supplice est au-dessus de mes forces !

LYONNEL.

Ah ! vous sauverez Arthur !

HUBERT.

Que faire ? ...

LYONNEL

(au fond, regardant à droite).

Le roi traverse la galerie ; il vient de ce côté.

HUBERT.

Il ne faut pas qu'il nous trouve ici ... Venez, prince ... venez ! venez !.. Mon Dieu ! inspirez-moi ce que je dois faire.

(Il entraîne Arthur et Lyonnel par la gauche.)

SCÈNE XX.

Le TROUBADOUR, JEAN

(venant de droite).

JEAN.

C'est ma volonté, te dis-je ; tu quitteras aujourd'hui même cette tour... mais tu ne partiras pas seul : Arthur te suivra.

LE TROUBADOUR.

Quoi ?

JEAN.

Tu connais l'intérêt que je prends à son existence... tu m'en répondras. Mort pour le monde entier, il vivra pour nous deux seulement. Tu te retireras au fond de l'Espagne, dans quelque endroit ignoré, loin, si loin que le plus rebelle de mes sujets se refuse à rechercher les traces de ce prétendu monarque.

LE TROUBADOUR.

Sire, je conduirai ce malheureux prince.

JEAN.

Où, tu le conduiras, c'est le mot... (*A Hubert qui entre.*)
Eh bien ?

SCÈNE XXI.

JEAN, le TROUBADOUR, HUBERT.

HUBERT.

Monseigneur, vos ordres sont exécutés...

JEAN.

Tous ?...

HUBERT.

Tous ...

JEAN.

Merci, mon féal, merci ! Les regards insolents d'Arthur ne viendront plus affronter les miens !

LE TROUBADOUR.

Que voulez-vous dire ?

JEAN.

Que t'importe, Lélío ? songe à veiller sur Arthur, car il ne peut plus veiller sur lui-même ; n'est-il pas vrai, Hubert ?

LE TROUBADOUR.

Mon Dieu ! sa joie me fait peur.

JEAN.

Jamais il ne verra son royaume.

LE TROUBADOUR.

Il est mort ? ...

JEAN.

Il est aveugle.

LE TROUBADOUR.

Aveugle ? oh ! je suis donc arrivé trop tard ! ...

JEAN.

Trop tard ?... que signifie ?

LE TROUBADOUR.

Laissez-moi le voir ! Arthur ! Arthur !

SCÈNE XXII.

Les MÊMES, ARTHUR, LYONNEL
(*venant de gauche.*)

ARTHUR.

Mon fidèle Pontbriand, rassure-toi.

TOUS.

Ah !

JEAN

(*furieux.*)

Qui es-tu donc, toi ?

LE TROUBADOUR

(*ôtant sa fausse barbe.*)

Tu ne me reconnais donc pas, tyran ? je suis le troubadour de Rennes !

JEAN

(hors de lui).

A moi, Bertram ! *(Bertram et ses soldats paraissent venant de droite, et restent au fond.)*

LE TROUBADOUR

(tirant sa dague).

Je vendrai du moins chèrement ma vie ! Malheur à toi, misérable !

JEAN.

Saisissez-vous de lui. *(On s'empare du troubadour, on le désarme.)* Emparez-vous aussi du traître Hubert et de son fils... Quant à vous, Arthur, vous allez me suivre à la tour de Rouen : c'est là que votre sort sera irrévocablement fixé.

ARTHUR.

Je m'incline sous la main de Dieu qui me frappe, mais souviens-toi, tyran, que j'en appelle à son éternelle justice. *(Il passe fièrement devant Jean, qui le regarde avec fureur.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une plate-forme au pied de la tour de Rouen. A gauche, 3^e plan, la tour avec une poterne *(praticable)* ; au-dessus de la poterne, une fenêtre grillée *(praticable)* ; un parapet allant obliquement de gauche à droite, donnant sur la rivière de la Seine. A droite, 1^{er} plan, une cabane de pêcheurs. 2^e et 3^e plans, arbres ; au fond, la rivière et la rive opposée. Crépuscule.

SCÈNE I.

ANDOCHE, ÉLOI.

(Ils sont occupés à ramasser leurs filets au fond du théâtre.)

ANDOCHE.

Tu disais donc, Éloi, qu'tas payé hier ta redevance ?

ÉLOI.

Oui, mon cher Andoche, c'est qu'il gn'y a pas moyen d'y échapper avec ces gueux d'officiers du fisc ; ils vous arracheraient la peau de d'sus le dos, quoi !

ANDOCHE.

Et combien qu'on t'a fait payer ?

ÉLOI.

Cinq angelots. Et comme je n'voulais pas trop, ne m'ont-y pas menacé de m'mettre en prison ? En prison, mé ? que j'ai dit ; ah ! miséricorde, mon doux seigneur, prenez donc tout ce qu'y a cheux nous putôt.

ANDOCHE.

C'est égal, vaut encore mieux payer la dime de guerre au roi Jean que d'être soldat par le temps qui court. Vlà mon sentiment, mé !

ÉLOI.

Et mé itou.

(Ils descendent en scène.)

ANDOCHE.

M'est avis tout d'même qu'c'est un beau métier que celui de soldat ! Te rappelles-tu, Éloi, quand j'ai pris la ville de Mirebeau à mé tout seul ?

ÉLOI.

Tu l'as prise avec mé !

ANDOCHE.

Ah ! j'étions-t'y biaux avec nos armures si luisantes qu'ça vous f'sait r'luquer à quinze pas !

ÉLOI.

Maintenant, bah ! n'en parlons plus ; nous avons renoncé au métier de soldat.

(*Il va mettre les filets près de la cabane, puis vient en scène.*)

ANDOCHE.

Nous ne faisons plus la guerre qu'aux crevettes et aux z'harengs, c'qu'est moins périlleux !

ÉLOI.

A propos, tu sais qu'on a amené avant z'hier un prisonnier dans la tour d'à côté.

ANDOCHE.

Où ! on dit qu'c'est un enfant. Qu'est-ce qu'on peut donc avoir fait à c't'âge-là pour être enfermé dans un endroit si noir, qui n'est pas gai, ma fine !

ÉLOI.

Ah ! dam ! le roi Jean n'y regarde pas d'si près.

ANDOCHE.

Ah ! malheureux, tais-toi ; tu sais ben que les murs ont des oreilles ; si on t'avait entendu !

ÉLOI.

Tu as raison : il faut être prudent !

ANDOCHE.

Si nous chantions un brin ? Ça pourrait peut-être égayer le pauvre prisonnier qui ne doit pas encore être endormi. On ne doit pas dormir en prison.

ÉLOI.

Juge donc : une botte de paille pour matelas !

ANDOCHE.

Allons, chante avec mé ; justement v'là les compagnons qui r'viennent.

(*Ils remontent un peu vers le fond.*)

(*Air de la romance : Le tambour bat, il faut partir.*)

Allons, pêcheurs, le vent s'élève,

Voici la nuit, rentrez au port,

(Écho)

Au port.

Déjà le vague sur la grève

Au gré de la brise s'endort,

(Écho)

S'endort.

Au foyer de votre famille,

Venez ensemble vous asseoir ;

La pêche est bonne et l'âtre brille, } *bis*

Une voix douce dit : Bonsoir !

SCÈNE II.

ANDOCHE, ÉLOI, ARTHUR

ARTHUR.

(*à la fenêtre de la tour.*)

Qui chante ainsi sur ce rivage désert ?

ÉLOI.

Tiens ! on a parlé...

ANDOCHE.

Où ça ?... (*Il se retourne vers la Tour.*) Tiens !... voilà le pauvre prisonnier qui vient prendre l'air à sa fenêtre.

ÉLOI.

Comme il est pâle...! vois donc, Andoche.

ANDOCHÉ.

Mais... Dieu nous garde !... cette figure... mais c'est bien le petit duc Arthur dont nous étions les soldats il y a six mois.

ÉLOI.

Oh ! c'est-y possible ?...

ARTHUR.

Dites moi, braves gens, qui donc êtes-vous ?

ANDOCHÉ.

Mon doux seigneur, nous sommes deux pauvres pêcheurs de la Seine, pour vous servir, si nous en étions capables.

ARTHUR.

Connaissez-vous le roi Jean, mon oncle ?

ANDOCHÉ.

Si nous le connaissons ! Ah ! mon bon prince, il nous fait assez souffrir par ses tailles et ses corvées.

ARTHUR.

Je ne suis donc pas la seule victime de sa cruauté !

ÉLOI.

Comment, c'est lui qui vous a enfermé dans cette vilaine tour ?

ARTHUR.

Oui, et voilà trois jours qu'on me laisse sans nourriture, au fond de ce cachot fétide d'où j'entrevois à peine un coin du ciel.

ANDOCHÉ.

(ému).

Pauvre petit prince ! comme vous devez souffrir !

ÉLOI.

Mais si nous pouvions à travers ces barreaux... Attends, Andoche, je cours chercher un morceau de not'pain.

ANDOCHÉ.

Oui, va, mais comment atteindre... ? Ah ! ma gaffe... c'est cela...

(Il va chercher une gaffe près de la cabane.)

ÉLOI

(revenant).

Voilà du pain.

ANDOCHÉ.

(élevant la perche).

Prenez, pauvre enfant, et restaurez-vous un peu. Ah ! si la porte n'était pas si solide !...

ARTHUR.

Merci, braves gens, merci ! Dieu vous récompensera de votre charité.

ANDOCHÉ.

Faut pas nous remercier. J'voudrions ben en faire davantage si j'pouvions.

ÉLOI.

Andoche... écoute ! il y a du bruit par là.

ANDOCHÉ.

Miséricorde !...

(Il regarde au loin à droite.)

ÉLOI.

Pourvu qu'on ne nous ait pas vus !

ANDOCHÉ.

C'est une barque qui approche...

(Il descend à gauche à l'avant-scène.)

ÉLOI.

Ah ! j'sommes perdus !... Sauvons-nous !

(Il entre vivement dans la cabane.)

Arthur de Bretagne

SCÈNE III.

ANDOCHE, ARTHUR.

ARTHUR.

Qu'y a-t-il donc ?

ANDOCHE

(regardant toujours au loin).

Des rameurs qui ne chantent pas... qui ne parlent pas... hum !... il y a du louche là-dessous.

ARTHUR.

Que Dieu vous bénisse, brave homme ! *(Andoche rentre.)* Allons ! il ne m'écoute pas... il fuit... mais que vois-je ?*(Il se retire vivement de la fenêtre ; nuit graduelle.)*

SCÈNE IV.

JEAN-SANS-TERRE, MAULAC.

JEAN.

Nous voici arrivés.

MAULAC.

Il était temps, car le vent fraîchit et je craignais un orage.

JEAN

(avec une joie sombre).

Oui, un orage !... un orage se prépare, et c'est moi qui serai la foudre... il y a longtemps que je l'ai juré... Arthur cédera ou il mourra.

(Un éclair.)

MAULAC.

Un éclair !... je ne m'étais pas trompé.

JEAN.

Pourvu que ce maudit sorcier ne vienne pas entraver

mes projets... Mais, qu'ai-je à craindre ?... D'ailleurs, s'il revenait... plus de merci... c'est déjà bien assez qu'il ait rompu ses chaînes à Falaise ; comme un renard qui creuse son terrier, il s'est enfui sous terre...

MAULAC

(qui a examiné les environs).

Sire, ne serait-il pas prudent de s'assurer des habitants de cette cabane ?

JEAN.

Je les connais... deux rustres, poltrons comme des lièvres ; ils ne sortiront pas de leur trou.

MAULAC.

Ce sont des pêcheurs sans doute ; si nous les prenions pour conduire notre esquif ? Le fleuve commence à s'agiter..

(Éclair.)

JEAN.

Par les cornes du diable ! on dirait que tu as peur ?... non, je n'ai besoin de personne ; toi seul conduiras la barque.

MAULAC.

Sire, ce sera comme vous voudrez.

SCÈNE V.

JEAN, MAULAC, ANDOCHE.

ANDOCHE

*(à la cantonade).*Je te dis qu'il va faire une tempête à décorner le diable. *(Entrant.)* J'ves chercher le filet que j'ai oublié. *(Voyant Jean.)* Ah ! bonté divine !... j'suis mort !...

JEAN.

Qui es-tu, manant ?

ANDOCHE.

Monseigneur... pardon, jé... jé... jé suis... (*A part*). Que devenir, mon Dieu !

JEAN

(*le secouant.*)

Eh bien ! morbleu, répondras-tu ?

ANDOCHE.

Oh ! ne me faites pas de mal, mon doux maître, j'vas tout vous dire

JEAN.

Gibier d'enfer, parle donc !

ANDOCHE.

Oui, mon bon seigneur ; je m'appelle An... An... Andoche, pour vous servir...

JEAN.

Avec qui demeures-tu ici ?

ANDOCHE

(*tremblant*).

Avec a... a... avec mon compère Éloi, mon doux sire...

JEAN.

Va le chercher, et apportez-nous chacun un broc de vin, et du meilleur, entends-tu ?

ANDOCHE.

Ah ! il est bon, vous verrez, et pas cher surtout.

JEAN.

Pas cher, rustaud ? crois-tu donc me le vendre ?...

ANDOCHE.

Mais donc...

JEAN.

C'est déjà te faire trop d'honneur que de le boire. Je suis le roi Jean : obéis ou prends garde... je fais abattre demain ton repaire de sanglier.

ANDOCHE.

N'vous fâchez point, Monseigneur, j'vas revenir tout d'suite.

(*Il entre tremblant dans la cabane.*)

SCÈNE VI.

JEAN, MAULAC.

JEAN.

Oui, il faut en finir !.. Ma tranquillité est à ce prix. Voilà le roi de France entré en Normandie pour arracher Arthur de sa prison... il ne l'aura point vivant... Si, aujourd'hui même, il n'accède pas à mes désirs, c'en est fait... mon glaive aura raison de son insolence et de sa folie.

MAULAC.

Sire, oh ! vous ne tremperez pas vos mains dans le sang d'un enfant. Que répondrez-vous à Philippe-Auguste, à votre peuple, à Dieu qui vous voit ! et qui vous demandera compte?...

JEAN.

Écuyer, qu'ai-je à faire de tes sermons ?... Crois-tu me faire renoncer à mon dessein ?... Je ne réponds qu'à moi seul de mes fantaisies !... Ainsi, tais-toi et laisse agir ton maître !

MAULAC.

Sire, que votre volonté royale soit accomplie, mais que Dieu vous épargne un crime !

JEAN.

Tais-toi, te dis je, et plus un mot !

SCÈNE VII.

JEAN, MAULAC, ANDOCHE, ÉLOI.

ANDOCHE

(*entrant seul d'abord. A voix basse*).

Éloi !... Éloi !... où donc es-tu ?

ÉLOI

(avec crainte).

Me v'là, mon compère ! me v'là... n'aie donc point...
intépeur ! Que diable ! je... je suis... is... là !

ANDOCHE.

Tu bégayes donc maintenant ?

ÉLOI.

C'est... est le froid de là. la.. a nuit.

JEAN.

Allons, rustres, dépêchez-vous ! j'ai soif.

ANDOCHE.

Voilà, voilà, mon doux sire !

ÉLOI.

C'est le meilleur que nous avons... V'là un gobelet.

JEAN.

C'est bien., *(A Maulac.)* Écuyer, va chercher le prison-
nier. Tiens, voilà la clef de la tour.

MAULAC.

Mais, Sire, que voulez-vous faire ?

JEAN.

Que t'importe ?... obéis et marche.

(Il boit.)

MAULAC.

Assassiner un enfant !... jamais !

JEAN.

Maulac !... m'as-tu entendu ?...

(Il boit de nouveau.)

MAULAC.

Mais, Sire, attendez encore ! ayez pitié de votre neveu,
ayez pitié de moi.

JEAN.

S'il se soumet à ma volonté, je l'épargne, sinon...

MAULAC.

Je ne puis me résoudre...

JEAN.

Ah çà !... écuyer, faut-il te forcer à m'obéir ? Va, te
dis-je, et amène-moi ce serpent..

MAULAC.

De grâce, Monseigneur...

JEAN

(tirant sa dague).

Obéis... ou tu es mort !..

MAULAC

(tremblant).

J'obéis, Sire, mais, je vous en supplie, épargnez sa vie...

JEAN

(furieux, le poussant).

Veux-tu me trahir ?.. Marche donc, te dis-je.

MAULAC

(ouvrant la poterne).

Que Dieu me pardonne !

(Il entre dans la tour.)

SCÈNE VIII.

JEAN, ANDOCHE, ÉLOI.

JEAN.

O dictame merveilleux !... viens me donner la force de
me délivrer d'un rival !... Avec toi j'oublie !.. *(Il boit.)* —
(Aux pêcheurs.) Versez encore, versez, manants !

ANDOCHE

(lui servant à boire).

Voilà, Sire !.. *(A part.)* Cette fois-ci mes jambes m'abandonnent.

(Il pose le broc à terre.)

ÉLOI

(le tirant par son habit).

Andoche, vois donc comme ses yeux brillent... Sauvons-nous, il va nous égorger...

ANDOCHE.

Où, sauvons-nous ; il est ivre !

(Ils rentrent dans la cabane.)

SCÈNE IX

JEAN seul *(il est ivre).**(Rire sardonique.)*

Ah ! ah ! ah ! jus divin de la treille !... ton pouvoir est infini !... tu rallumes le feu de ma vengeance en éteignant ma soif... Magicien sans pareil... tu mets la joie au cœur, la force au poignet... le délire au cerveau !... Laisse-moi te caresser encore. *(Il se laisse tomber à demi sur un banc et boit.)* Oui, Arthur, tu vas venir ; tu vas trembler maintenant, tu ne me fais plus peur ; tu me rendras ma couronne ou je te ferai boire au fleuve plus d'eau qu'il n'en faudra pour calmer ton audace... et tu verras si ma main est solide !.. Buons encore, toujours...

(Il boit.)

SCÈNE X.

JEAN, le TROUBABOUR.

LE TROUBABOUR

(entrant furtivement à droite).

Voici bien la prison !... Ah !... que vois-je ? !. Jean-sans-

Terre !... Dans quel état !... Ignoble tyran !... Mais, que fait-il ici ?.. Il vient sans doute insulter à sa victime, et il cherche à noyer dans le vin un reste de pitié... Peut-être aussi veut-il mettre le comble à ses crimes !.. Cachons-nous !

(Il se cache derrière un arbre à droite.)

SCÈNE XI.

JEAN, MAULAC, ARTHUR

(chargé de chaînes).

ARTHUR.

Où me conduisez-vous ?

MAULAC.

Prince, voici votre oncle.

JEAN

(se lève chancelant).

Ah ! c'est bien ; te voici, Arthur ?

ARTHUR.

Que me voulez-vous, mon oncle ?

JEAN.

Eh bien ! tu as eu, je pense, le temps de réfléchir dans la demeure princière que je t'avais choisie... Es-tu enfin résolu à renoncer à tes prétentions ?

ARTHUR.

Sire, un duc de Bretagne n'a qu'une parole... Vous avez brisé mon corps par la captivité, la faim... mais vous n'avez pas abattu mon courage et ma volonté.

JEAN

(avec colère).

Tu veux donc que je te tue, malheureux !

ARTHUR.

Ah ! mon oncle, pourquoi cette fureur ?... Me tuer, moi ?... Et que vous ai-je fait ?... N'est-ce donc pas assez d'avoir échangé mon sceptre contre ces chaînes pesantes... d'avoir enduré les tortures de la faim et de la soif dans cette prison fétide ?...

JEAN

(avec colère.)

Assez de plaintes !... je ne veux plus les entendre... Voici mon dernier mot : Arthur, renonce à ta couronne ou prépare-toi à mourir.

ARTHUR.

Mourir !... moi, si jeune et votre captif !... O ma Bretagne ! où sont tes preux chevaliers ! qui d'entre eux viendra défendre son prince ?

(Éclair, tonnerre au loin.)

SCÈNE XII.

JEAN, MAULAC, ARTHUR, le TROUBADOUR.

LE TROUBADOUR

(s'élançant.)

Moi, prince, moi votre fidèle...

JEAN

(s'élançant sur lui et le frappant.)

Ah ! toi ?... meurs donc !

(Le troubadour blessé tombe ; un éclair.)

ARTHUR

(épouvanté.)

Oh ! mon Dieu !

LE TROUBADOUR

(en tombant.)

Ah ! je suis venu trop tard !... Adieu... prince Arthur... adieu !..

(Il s'évanouit.)

JEAN.

Maulac, monte dans la barque !

ARTHUR

(à genoux.)

Grâce, mon oncle !... Pitié pour le sang de votre frère !... Ah ! épargnez-vous les remords d'un crime, ayez pitié de moi !

JEAN

(furieux.)

A moi, Maulac ! enlève ce serpent maudit !..

ARTHUR.

Mon oncle ! mon oncle ! vous ne serez pas aussi méchant.

JEAN.

Relève-toi, malheureux, et pas un mot de plus !... Eh bien ! Maulac, approche et frappe !

MAULAC

(avec horreur.)

Dieu m'en garde !

(Il monte dans la barque.)

JEAN

(saisissant Arthur par le bras et l'entraînant vers la barque.)

Par l'enfer ! tu me suivras !..

ARTHUR.

O ciel ! où me conduisez-vous ? A la mort, sans doute ? Ah ! mon oncle, par pitié !..

JEAN

(s'apaisant subitement).

Tu implores ma pitié!... Te repens-tu enfin de ton audace et de ta fierté?...

ARTHUR

(suppliant).

Mon oncle!

JEAN.

Écoute : nous allons nous promener ensemble sur l'eau, et, si tu le veux, au point du jour tu seras libre!

ARTHUR.

Je serai libre!... mais ces chaînes!...

JEAN.

Suis-moi! *(Il monte dans la barque avec Arthur; onnerre au loin. — Riant.)* Ah! ah! ah! je te tiens enfin; je t'avais bien dit que le lion pourrait dévorer l'agneau.

(La barque s'éloigne à droite; au moment où elle va disparaître et à la lueur d'un éclair, on voit Jean frapper Arthur de son épée avec un cri de fureur; — cris d'Arthur : — tout disparaît.)

SCÈNE XIII.

Le TROUBADOUR évanoui, PHILIPPE-AUGUSTE LOUIS DE FRANCE, HERVEY, EUDES, SEIGNEURS FRANÇAIS et BRETONS, HOMMES D'ARMES, ÉCUYERS et DEUX TROMPETTES.
(On entend le son des trompettes, on voit arriver Philippe et son cortège.)

LOUIS DE FRANCE.

Courage, mes amis! le traître ne doit pas être loin.

PHILIPPE.

C'est ici qu'Arthur est prisonnier. Que vois-je? un homme blessé, mort peut-être!

(Des écuyers vont au troubadour, le relèvent et l'examinent.)

UN ÉCUVER.

Sire, il respire encore; il n'est que blessé.

LE TROUBADOUR

(revenant à lui).

Où suis-je?... Ah!... Sire, il est trop tard!... Le lion a dévoré l'agneau!...

PHILIPPE.

Que dit-il?...

LE TROUBADOUR

(se levant lentement).

Oui, Sire, Jean-sans-Terre a frappé sa victime... Arthur est mort!...

PHILIPPE.

Par St Denis! Qu'on poursuive le félon et qu'on l'amène mort ou vif!

(Des hommes d'armes sortent à droite.)

SCÈNE XIV.

Les MÊMES, DES ROCHES

(venant de gauche, 3^e plan, vêtu en pèlerin et portant la bannière de Bretagne).

DES ROCHES

(se traînant péniblement et entrant par la gauche, 3^e plan).

Sire, c'est moi qui ai causé la mort d'Arthur! c'est moi qui l'ai livré à son lâche persécuteur! Je maudis le jour où ma cupidité m'a fait commettre un pareil crime. Pour l'expier, j'entreprends à pied le voyage de la Terre Sainte. Là, enseveli dans un cloître, je pleurerai toute ma vie un forfait digne de la colère de Dieu et du mépris des hommes. Mais, auparavant, je vous apporte cette blanche bannière de Bretagne que j'ai souillée par ma conduite et que je voudrais laver dans mes pleurs.

PHILIPPE

(prenant la bannière).

Que le Ciel vous regarde avec miséricorde, chevalier coupable mais repentant ! Et toi, Bretagne si noble et si malheureuse aujourd'hui, puisses-tu voir fleurir du sang de l'infortuné duc Arthur une tige nouvelle ! Puisses-tu devenir un jour le plus beau fleuron de la couronne de France ! Et maintenant, sus au meurtrier !

TOUS.

En avant ! en avant !

*(Tous sortent par la droite, 3^e plan.)*VI^e TABLEAU.

Changement à vue. — Intérieur de l'église du monastère royal de Fontevrauld *(vue de nuit)*. Perspective de colonnes et d'ogives fuyant en côté. — Tombeaux royaux en marbre blanc et noir. A gauche, 2^e plan, le tombeau de Henri II Plantagenet *(pratiquable)*. — Musique mystérieuse et lugubre.

JEAN-SANS-TERRE

(seul, venant de droite, 2^e plan, sombre et agité, sans coiffure ni armure.)

Où suis-je ?... Quel fatal sentiment m'a poussé jusqu'ici ? Je ne puis me fuir, ni éviter mes remords, ni l'épée flamboyante d'un ange infernal qui me poursuit !... Est-ce le châtement éternel que je commence à subir ?... Quel rêve affreux !... *(Il fait quelques pas à l'avant-scène vers la gauche.)* Oh ! ne pouvoir oublier !... voir sans cesse là... devant moi... se dresser, pâle et sanglant, un spectre qui me crie : Maudit !... Ah ! comme il fait sombre !... *(Reculant avec effroi.)* Le voilà !... le voilà encore, il approche.. il vient pour se venger !.. Ah ! grâce !.. grâce !.. Arthur, laisse-moi ! reprends ta couronne ! *(Revenant vers la droite et s'arrêtant subitement.)* L'éclair brillait !... j'ai tiré mon

épée... j'ai frappé... le sang a jailli sur moi !... Malheureux !... Caïn !... Caïn !... qu'as-tu fait du sang de ton frère ?... Il m'a imploré, et j'ai ri de sa prière !... Il pleurerait... et ses larmes ne m'ont pas touché !... Oh ! maudit !... je suis maudit !... *(Il se retourne et se trouve en face du tombeau qui est à sa droite.)* Voici les sépulcres de mes ancêtres... *(Montrant le tombeau.)* Là reposent les restes de mon père Henri Plantagenet !... Oh !... quel souvenir !... Au jour de ses funérailles, quand j'entraï dans le lieu sacré, son cadavre tressaillit, et de ses blessures s'écoula un sang livide... Mon père !... mon père !... *(On entend sonner minuit.)* Minuit ! est-ce l'heure de la vengeance suprême ?...

(Un chœur funèbre se fait entendre dans la coulisse. — Pendant le chœur et le récitatif qui suit, Jean exprime, par des attitudes diverses, la crainte, l'horreur, la terreur et l'effroi.)

CHŒUR.

(Tiré des Amours du diable, opéra de Grisard.)

A minuit,

Le mort s'agite sous la pierre ;

A minuit !

Car aux morts appartient la nuit,

Et tout s'éveille au cimetière,

A minuit !

(Une voix seule. Récitatif.)

Henri, de ton lit funéraire,

Sors, et viens maudire ici

Le fils ingrat, le mauvais frère,

Assassin au cœur endurci !

Reprise du chœur : A minuit, etc.

(A l'instant où le chœur finit, le haut du tombeau se renverse et on voit apparaître le spectre de Henri II, couvert d'un long suaire et la tête coiffée d'un casque, visière baissée ; il est debout.)

JEAN

(reculant avec effroi).

Ah !..

LE SPECTRE

(lentement et d'une voix forte).

Je suis Henri, ton père, que tu as fait mourir de honte
et de douleur. Sois maudit !.. sois maudit !!!..

*(Jean tombe à genoux terrassé auprès du tombeau.)*VII^e TABLEAU.CHANGEMENT A VUE. — *(Apothéose.)*

Arthur apparaît sur un groupe de nuages, au milieu d'une éclatante lumière ; deux anges placés à ses côtés lui tendent chacun une couronne d'or. Autour de lui, mais plus bas, sont groupés dans des attitudes diverses : Alain de Dinan, le Troubadour, Kéroman et Hubert de Burg. Un chœur céleste au lointain chante :

(Tiré du même opéra de Grisar.)

Viens triompher aux cieux,

Jeune roi de la terre !

Un trône glorieux

T'attend près de ta mère.

Dans l'éternel séjour

Il n'est plus de trisesse ;

Viens avec allégresse

Vers le divin amour.

Jeune Arthur, viens dans les cieux,

Le Seigneur, selon tes vœux,

Dans son divin séjour,

A son enfant fidèle

Donne paix éternelle

Et son céleste amour.

Paix éternelle,

Céleste amour !

FIN.

OBSERVATIONS ET CONSEILS

relatifs à la représentation de ce drame.

Si on craignait la longueur du spectacle, on pourrait supprimer, à la rigueur : 1^o le deuxième acte ; 2^o les deux derniers tableaux ; ou 3^o seulement les scènes XIII et XIV du cinquième acte.

Le rôle d'Arthur doit être rempli par un jeune homme de quinze à seize ans ; celui de Lyonnell, par un enfant de huit à dix ans. A l'époque de cet événement historique, Jean-sans-Terre avait trente-sept ans ou environ. Alain de Dinan doit être un vieillard.

L'apparition du spectre (page 143) doit être préparée ainsi : le tombeau peut affecter la forme d'une pyramide, à base assez large, posée sur un socle. Dès le commencement du sixième tableau, le personnage costumé pour faire le spectre de Henri III est placé debout sur le socle, caché par la pyramide. Au moment indiqué, la pyramide, qu'on a dû placer très près de la coulisse, est tirée rapidement et démasque le spectre, qui reste ainsi visible jusqu'à la fin de l'apothéose.



